

La lettre du **Chemin des Dames**

Revue éditée par le Département de l'Aisne / juillet 2014

32

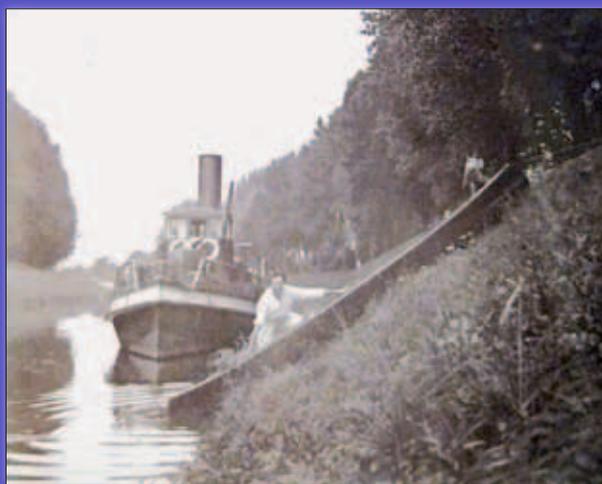
Henri Brandela. Coll. famille Brandela



REFUS D'OBÉISSANCE

Un témoignage inédit
au régiment d'infanterie
coloniale du Maroc

Photographie Harsigny, 1922. D.R.



MÉMOIRE

1922 Le voyage en canoë
près de l'ancien front

LE CHEMIN BLEU

Le 27 juin 2014. Début de
floraison des bleuets sur
le Chemin des Dames.
Quelques coquelicots
s'invitent.

François-Xavier Dessinier - Département de l'Aisne

ACTUALITÉ p. 3-5 Centenaire, programme - L'Etat en guerre, colloque - Fusillés, le Sénat se prononce

UNE HISTOIRE p. 6 Hans Dennert, dernière lettre à une fiancée

ARCHÉOLOGIE p. 7-9 L'antique bataille de l'Aisne

RÉCIT p. 10-16 Coup de main, un témoignage, des questions

SYNTHÈSE p. 17-19 Des nations au Chemin des Dames

TÉMOIGNAGE p. 20-27 Refus d'obéissance au RICM, un récit inédit

DOCUMENTS p. 28-29 Joseph Jaouen, Auguste Vincent

TOURISME DE MÉMOIRE p. 30-36 Retour au front en canoë

PAGE D'ARCHIVES p. 37 L'attentat de Sarajevo dans la presse locale

LIVRES p. 38-39

L'AGENDA p. 40



LE CENTENAIRE DANS L' AISNE PROGRAMME DE L'ÉTÉ



27 juin 2014, les bleuets commencent à fleurir le long du Chemin des Dames. François-Xavier Dessirier - Département de l'Aisne

Agenda juillet-septembre (label départemental « Aisne 14-18 » et national de la Mission du centenaire).

Juillet-août : opération **bleuets**, fleurissement...

16 avril-décembre : exposition « **Septembre 1914. Des Britanniques au Chemin des Dames** », à la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames.

10 juillet : passage du Tour de France au Chemin des Dames.

2 août : **Cote à côte / 'Viel Lärm um Nichts'** : lire ci-contre.

28 août : Commémoration du **centenaire de la charge de la cavalerie britannique à Moy-de-l'Aisne**, 10 h, place de la mairie.

Voyageur, arrête-toi au moulin de Laffaux

A DÉCOUVRIR : le jardin de mémoire du Moulin de Laffaux qui est officiellement ouvert depuis le 14 juin 2014. Outre le monument des Crapouillots (Souvenir Français), on peut y voir les stèles individuelles et régimentaires du secteur occidental du Chemin des Dames, déplacées ces dernières années en raison des aménagements routiers. Ce jardin a été créé sous maîtrise d'ouvrage de la Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement. Les textes des panneaux d'interprétation sont rédigés par Jean-François Jagielski en concertation étroite avec un comité de lecture qui a notamment intégré en son sein, à la demande du Département de l'Aisne, des historiens et associations locales. La ligne graphique a été proposée par Laurence Moutarde (Conseil général de l'Aisne) en lien avec Odile Thomas Chalmandrier (Octo).

d'hommage aux rugbymen tombés au Chemin des Dames, au monument des Basques à Craonnelle. 14 h : tournoi junior au stade Levindrey de Laon, présentation d'une exposition et des travaux pédagogiques sur les rugbymen français et britanniques morts dans l'Aisne.

14 septembre : 10 h 30, « **Remember Aisne 1914** », cérémonie franco-britannique du centenaire de la Première bataille de l'Aisne à Cerny-en-Laonnois.

13 septembre - 7 décembre : exposition « **Soissonnais 1914** » à Vic-sur-Aisne.

27-28 septembre : colloque « **Les civils de l'Aisne dans la guerre** », Mail, Soissons.



Le monument des sténographes. François-Xavier Dessirier - Département de l'Aisne

Berry-au-Bac, un 2 août franco-allemand

Le 2 août 2014 à 9 h 30, Berry-au-Bac inaugure en sa salle des fêtes l'exposition franco-allemande intitulée « **Cote à côte / 'Viel Lärm um Nichts' - Quotidien de la guerre, lieu de combats et de rencontres - Kriegsaltag im Kampf- und Begegnungsraum** ».

Cette exposition résulte de recherches menées par des étudiants français et allemands des universités de Paris Ouest Nanterre et de Albert-Ludwigs / Freiburg, sous la direction de Fabien Théofilakis. Le maître d'ouvrage, l'association Correspondance Côte 108 a bénéficié pour ce programme des soutiens de la commune de Berry-au-Bac, la mission du centenaire, le Conseil général de l'Aisne/Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames et l'Office franco-allemand de la jeunesse. Une **visite guidée de la cote 108**

est proposée à 10 h. L'inauguration de l'exposition est suivie d'un **atelier sur les archives/archiv**, de 12 h à 13 h 30. Puis, de 15 h 15 à 17 h 15, à suivre à la salle des fêtes de Berry-au-Bac, une **table ronde franco-allemande** avec les historiens Franziska Heimbürger (Paris / Göttingen) et Christian Birebent (Paris), animée par Pedro Pereira Barroso, Université de Paris 1 Panthéon - Sorbonne et Stefan Schubert, Albert-Ludwigs-Universität Freiburg. Enfin, de 17 h 30 à 19 h, projection, suivie d'un débat, du documentaire *L'héroïque cinématographe*.

Comment filmer la Grande Guerre ? en présence du réalisateur et historien Laurent Véray. La modération est assurée par Julia Knechtle, Albert-Ludwigs-Universität Freiburg et Pierre Le Dauphin, Université de Paris Ouest Nanterre - La Défense.
Rens. : correspondance.cote108@gmail.com

Une précision...

Avion français - Michel Mauny signale une erreur dans la légende d'une photographie parue dans *La lettre du Chemin des Dames* n°19 (2010) : en page 13, l'avion abattu est un Dewoitine 520 de l'armée de l'air française, et non comme indiqué la carcasse d'un avion anglais. Le modèle est « reconnaissable à la forme caractéristique de ses trappes de fermeture de train d'atterrissage, à ses trois pipes d'échappement, à ses quatre orifices de mitrailleuses de voilure en bord d'attaque immédiatement au dessus des jambes de train », précise ce lecteur que nous remercions.

Soupir, le 3 août

La municipalité de Soupir invite le 3 août prochain à une matinée historique ayant pour thème les événements de l'été et de l'automne 1914 dans la vallée de l'Aisne. Le programme comprend également une cérémonie commémorative :

8 h 30 - rendez-vous à la mairie, café offert par la municipalité ;

9 heures - promenade pédestre commentée (environ 5 km accessible à tous) sur les lieux des combats entre Allemands et Anglais puis entre Allemands et Français. Evocation des causes et des premiers mois de la guerre.

11 h 45 - cérémonie au monument aux morts, lecture de la déclaration de guerre par Evelynne Libregs, maire de Soupir.

12 h 00 - vin d'honneur.

Ce programme est proposé dans le cadre du centenaire de la Grande Guerre avec la participation de l'office de tourisme du Val-de-l'Aisne, l'Union nationale des combattants, section de Vailly-sur-Aisne et l'Amicale des chasseurs à pied, alpins et mécanisés de l'Aisne.

Rens. : 03.23.74.91.32 -
mairie.soupir@wanadoo.fr

L'ÉTAT EN GUERRE, UN ÉTAT DES LIEUX

CENT ANS APRÈS le début de la Grande Guerre, l'association CRID 14-18, en partenariat avec le Conseil Général de l'Aisne et la Mission du centenaire, souhaite

s'interroger sur la manière dont les sociétés européennes sont saisies par la guerre en 1914-1918 et questionner sous un angle neuf le rôle de l'État.



A l'entrée d'un bureau de recrutement en Grande Bretagne (1917). Imperial War Museum

L'intensification de son emprise, si souvent soulignée est-elle immédiate, progressive, continue ou discontinue ? Connaît-elle des phases d'essoufflement, des ratés ? S'accompagne-t-elle simultanément de phénomènes parallèles de « déprise » ? Loin de toute généralité ou de toute extrapolation hasardeuse, est-il possible de repérer des formes de résistances ou d'évitement ? Bref, l'objectif est de comprendre la participation des sociétés à l'effort de guerre sans se limiter aux interprétations fondées sur le devoir patriotique et la soumission consentie à l'État.

Une cinquantaine de chercheurs du monde entier viendront discuter dans l'Aisne de ces mises en guerre dans les champs de l'armée, de l'éducation, de la santé, de l'économie ainsi que de la redistribution des pouvoirs entre échelle nationale et échelle locale. Les conférences auront lieu à l'auditorium du Conservatoire, à Laon, le 31 octobre 2014, et à l'Hôtel de Ville de Craonne le 1^{er} novembre 2014 et sont ouvertes au public. Ces deux journées seront précédées d'une séance inaugurale à l'Institut historique allemand à Paris.

COLLOQUE INTERNATIONAL DU CRID 14-18 :

« LES MISES EN GUERRE DE L'ÉTAT. 1914-1918 EN PERSPECTIVE »

- PARIS, LE 30 OCTOBRE
- LAON LE 31 OCTOBRE
- CRAONNE LE 1^{er} NOVEMBRE 2014

Le Petit circuit des champs de bataille (1920) est passé près du Chemin des Dames

Le Petit circuit des champs de bataille, qui a été filmé par les Actualités Gaumont en 1920 (voir *La lettre du Chemin des Dames* n° 31, p. 8) n'a pas emprunté le Chemin des Dames, il l'a juste frôlé en passant par la nationale 2 entre Laon et Soissons. Le courrier d'un lecteur, par ailleurs auteur d'un livre récent où il consacre un chapitre entier au Circuit des champs de bataille de 1919*, a permis de retrouver des informations sur cette épreuve organisée le dimanche 19 septembre 1920 par *L'Echo des Sports*. 280 km de course de Compiègne à Com-

piègne, par Noyon, Chauny, La Fère, Laon, Soissons, Villers-Cotterêts et Pierrefonds. Le plus rapide a été Henri Péliissier, en 6 h 34 mn, devant René Chassot à une longueur.

(source : *Le Petit Journal*, éditions des 18 et 20 septembre 1920).

G.M.

* Jean-Paul Bourcier, 1919 : *Le Tour renait de l'enfer*, (préface de Jean-Marie Leblanc), Editions Le Pas d'oïseau, Toulouse, mars 2014 (ISBN : 978-2-917971-38-3).

DERNIÈRE HEURE

Aisne : une marche de 450 km, du 26 août au 13 septembre

Elle pourrait s'appeler « la longue marche », ils l'ont baptisée « la marche de la vérité ». Les organisateurs de cette grande randonnée, l'association La Cagna de Craonne (Noël Genteur), ont imaginé un périple de 450 km en 20 étapes avec bivouacs traversant le département de l'Aisne. Le parcours épouse l'itinéraire suivi par les troupes de la V^e armée qui, à la fin de l'été 14, échappent à l'encerclement allemand. La marche part de Fournies (Nord) descend jusqu'en Seine-et-Marne en passant par Guise (bataille de Guise), le sud de l'Aisne (bataille de la Marne) pour se terminer à Craonne (1^{ère} bataille de l'Aisne). Possibilité de participer à la journée. Renseignements, auprès du Comité départemental de randonnée pédestre, associé à l'organisation de cette marche. Tél. 03 23 79 09 35.

LE SÉNAT REJETTE LA RÉHABILITATION COLLECTIVE DES FUSILLÉS

LE SÉNAT a rejeté le 19 juin dernier (par 268 voix contre 33) une proposition de loi qui avait pour objet la réhabilitation collective des fusillés pour l'exemple de la Première Guerre mondiale. Cette proposition avait été déposée le 20 décembre 2012 par Guy Fischer (Rhône) au nom du groupe communiste républicain et citoyen. Le texte dans sa version initiale plaide la réhabilitation générale et collective des fusillés pour l'exemple de la Première Guerre mondiale, demandait que leur soit accordée la mention « mort pour la France » et requerrait en outre que « la Nation exprime officiellement sa demande de pardon à leurs familles et à la population du pays tout entier ». Devant les nombreuses difficultés juridiques et symboliques soulevées par ce texte, le groupe communiste présentait un amendement supprimant les références à un pardon par la Nation et à une reconnaissance du droit à la mention « mort pour la France ». Amendement également rejeté. Bien que cet amendement l'ait

expurgé de ses dispositions les plus contestées, le texte restait de portée générale. A ce titre, il aurait été applicable à tous les fusillés, quels qu'aient été les motifs et circonstances de leurs condamnations.

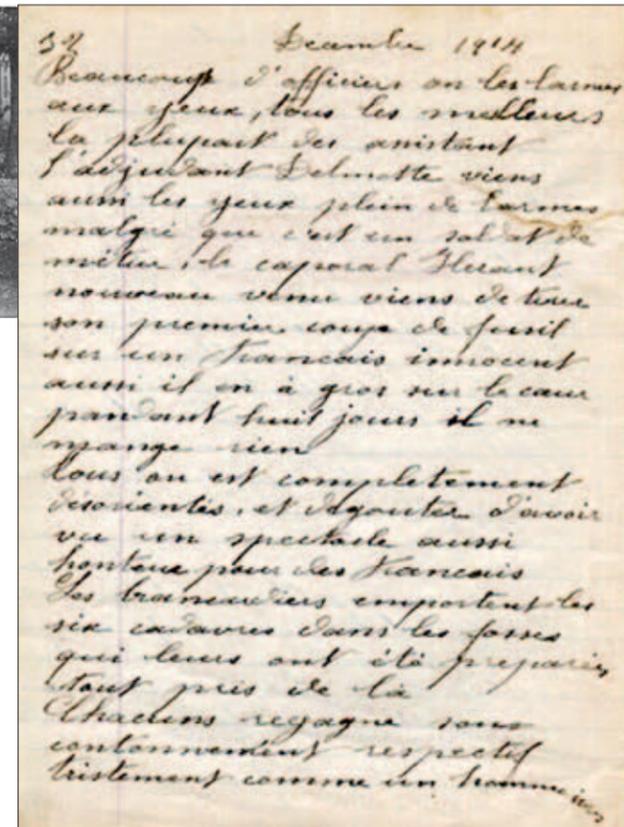
Les mesures annoncées par le Président de la République lors de la cérémonie d'ouverture des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale, en novembre 2013, si elles n'épuisent pas complètement un débat aux enjeux multiples, ont été jugées à plusieurs reprises au cours de la discussion parlementaire assez sages et opportunes. Rappelons que François Hollande avait demandé l'ouverture d'une salle dédiée aux fusillés de la guerre dans le très officiel Musée de l'Armée aux Invalides, ainsi que la numérisation et la mise en ligne des dossiers des conseils de guerre. Cette annonce suivait un consensus d'historiens désignés pour faire des propositions sur ce sujet.

D.B.

AFFAIRE DE VINGRÉ, LE TÉMOIGNAGE DU SOLDAT FOURNIER



« **L'ADJUDANT** Delmotte vient aussi les yeux pleins de larmes malgré que c'est un soldat de métier, le caporal Heraut nouveau venu vient de tirer son premier coup de fusil sur un Français innocent aussi il en a gros sur le cœur pendant huit jours il ne mange rien » : Extrait du journal de guerre de Benoît Fournier, originaire de la Loire, jardinier à l'École de l'Oratoire à Caluire, père de deux enfants. Mobilisé le 3 août 1914, soldat chargé du ravitaillement, Fournier est témoin, en décembre de la même année, de l'exécution des Six de Vingré. Il en donne un récit dans son journal : « *Tous on est complètement désorientés, et dégouter d'avoir vu un spectacle aussi honteux pour des Français (...)* » (Orthographe originale). Ce document est en ligne sur le site <http://www.europeana1914-1918.eu/fr/contributions/7468> Contribution au nom de Claude Fournier, Bibliothèque municipale de Lyon 2.



Décembre 1914, une page du journal de Benoît Fournier. En haut, Fournier et ses deux enfants, Jeanne et Philippe. Claude Fournier - Bibliothèque de Lyon - europeana1914-1918

Mémoire, mémoire...

« **Berliner Strasse** » - Se peut-il qu'aujourd'hui, dans un camp militaire français, on s'entraîne au combat en zone urbaine dans une « Berliner Strasse » (rue de Berlin) ?

Oui. Herlinde Koelbl, photographe allemande, qui expose actuellement au Musée d'histoire de l'Allemagne à Berlin, a fait cette surprenante découverte au camp militaire de Sissonne dans l'Aisne, rapporte *Le Monde* dans son édition du 27 juin dernier. L'artiste, qui a photographié et filmé pendant six ans les décors et les cibles utilisés à l'entraînement dans une trentaine de pays, qui a également recueilli des témoignages et réflexions de soldats sur leur métier, a rapporté ce cliché d'un panneau indiquant la « Berliner Strasse ». Inscription en noir sur une plaque blanche, « comme en Allemagne ? », s'interroge *Le Monde*.

La prise de vue a été réalisée dans le village de Joffrecourt, localité fictive aménagée dans le camp de Sissonne pour les besoins de la formation militaire aux actions en zone urbaine.

Union Jack only - La Grande-Bretagne ne veut pas du drapeau de l'Union européenne pour les cérémonies du centenaire de la Première Guerre mondiale qui auront lieu le 11 novembre prochain. Ou du moins, elle a demandé, via le Foreign Office, aux autorités françaises, de faire en sorte que le drapeau aux douze étoiles ne soit pas sur tous les plans télévisés, qu'il se fasse discret, au contraire de ce qui s'est passé lors des cérémonies anniversaires du Débarquement, a révélé le quotidien *Daily Telegraph* dans son édition du 23 juin dernier (cité dans *Le Monde* daté 27 juin 2014). Les autorités britanniques se montreraient réticentes « à accepter toute lecture européenne de la Grande Guerre », explique au *Monde* l'historien français Pierre Purseigle. Les résultats électoraux spectaculaires du parti europhobe UKIP en Grande-Bretagne motivent sans aucun doute ce regain de crispation contre un symbole d'une Europe politique. Mais il y a effectivement des explications plus profondes de cette posture, à rechercher du côté de la lecture qu'ont les Britanniques des événements du XX^e siècle et de leur imaginaire collectif. On lira à ce propos une passionnante analyse de Philippe Dagen sur les différentes manières d'exposer la Grande Guerre qu'adoptent les grandes institutions culturelles allemandes, françaises, belges et britanniques en ce temps du centenaire (Philippe Dagen, « Quand la Première Guerre mondiale s'expose », *Le Monde* (25/06/2014, p.19).

D.B.

Vauxaillon : rendez-vous le 9 novembre

Le cimetière militaire français de Vauxaillon accueillera le 9 novembre prochain à 10 h 30 une manifestation du souvenir à l'initiative de la commune de Vauxaillon et des anciens combattants du canton d'Anizy-le-Château. Le programme de cette commémoration, qui s'inscrit dans le cadre du centenaire de la Grande Guerre, est en cours d'élaboration. Sont d'ores et déjà prévus : des lectures de lettres de combattants et de familles de combattants, des chants interprétés par des élèves, la participation musicale de la fanfare, et un vin d'honneur avec projection d'un diaporama « Il était une fois Vauxaillon, un village de 1914 à 1926 ». Cette dernière manifestation devrait se dérouler à Pinon, sous réserve de confirmation.

« LA LUNE T'ENVOIE MON PLUS SINCÈRE SALUT »

DANS L'APRÈS-MIDI du 31 mai 1917, le lieutenant Hans Dennert du 150^e régiment d'infanterie allemande reçoit l'ordre d'organiser une patrouille de nuit dans le but de faire des prisonniers français. Son régiment appartient à la 37^e division d'infanterie qui depuis le mois de mai tient le secteur devant le village de Courtecon.



Hans Dennert est originaire de la ville de Hambourg. Il est âgé de 23 ans, mais il est déjà un officier expérimenté, décoré, qui a combattu en Russie et en Alsace. Avant de partir en patrouille il rédige rapidement une lettre à ses parents dans laquelle il écrit :

« 1^{er} Juin 1917.

Mes Chers Parents,

Je ne vous ai pas écrit la vérité ces temps derniers. Vous me le pardonnerez, peut-être le but a-t-il été atteint, peut-être vous êtes vous moins inquiétés pour moi. Pour la gloire de notre chère Patrie, pour l'avenir de l'Allemagne, nous allons partir en patrouille de nuit. Pour tout ce que vous avez fait pour moi, je vous remercie sincèrement. J'ai eu beaucoup de joie dans ma vie. Je vous remercie pour cela.

Je vous envoie mes salutations les plus cordiales et reste pour toujours celui qui vous aime. »

Puis, il écrit une plus courte lettre adressée à Adèle Lindemann, une jeune femme de 19 ans qu'il aime :

« 1^{er} Juin 1917.

Ma bien Aimée,

Minuit est passé, et nous sommes assis comme d'habitude parmi les trèfles, on s'amuse et on passe le temps et les heures prochaines comme on peut. Je dois bientôt partir en patrouille pour attraper des Français et obtenir une grosse récompense pour mes hommes. Reviendrons-nous sains et saufs ? Ami vivra, verra !¹ Quand tout sera terminé, je continuerai d'écrire. La Lune t'envoie mon plus sincère salut. »

A 1 h 30 du matin, l'officier allemand sort des tranchées de première ligne et avance en rampant avec ses hommes. Les voici arrivés devant les tranchées adverses, les Français soudainement ouvrent le feu. En face des troupes allemandes, cette nuit-là, les positions françaises sont tenues par les soldats du 9^e régiment de zouaves. Cette unité appartient à la 153^e division d'infanterie française. Les circonstances du combat nocturne sont relatées dans le journal de marche de cette division². Il y est écrit à la date du 31 mai 1917 :

« Opération : A 3 heures, 3 fortes patrouilles ennemies ont tenté d'aborder nos lignes dans le sous-secteur de droite. Ces patrouilles sont repoussées à coups de fusil et de grenades. Des éléments du 9^e zouaves sortent des tranchées se portent au devant des Allemands et ramènent 6 prisonniers (dont 1 sous-officier) . En outre, une patrouille du 9^e zouaves trouve sur le terrain du combat le cadavre d'un lieutenant et de 4 soldats allemands ». Ce lieutenant : c'est Hans Dennert. D'après un courrier envoyé à ses parents par le Lieutenant Ernst Wittmaack qui a participé à la patrouille, Hans a été tué par balle au moment de franchir les barbelés. Ses derniers mots ont été : « Ah ! j'ai été touché par une balle ». Ses parents sont aussi informés du fait qu'une patrouille du

régiment a pu obtenir la permission d'un médecin français que des brancardiers ramènent sa dépouille restée devant les positions françaises³. Le dimanche 3 juin 1917, Hans Dennert est enterré par ses camarades au cimetière de Laon. Une photographie de sa tombe est envoyée à sa famille. En janvier 1918 son corps sera exhumé pour être réinhumé dans le caveau familial⁴.

Yves FOHLEN

Avec le concours de Irène Dennert, petite-nièce de Hans Dennert



¹ Ces trois mots écrits en Français.

² Service historique de la Défense, JMO de la 153^e DI 26 N 443/3, p. 35.

³ Ce fait n'est pas mentionné dans le JMO du 9^e zouaves.

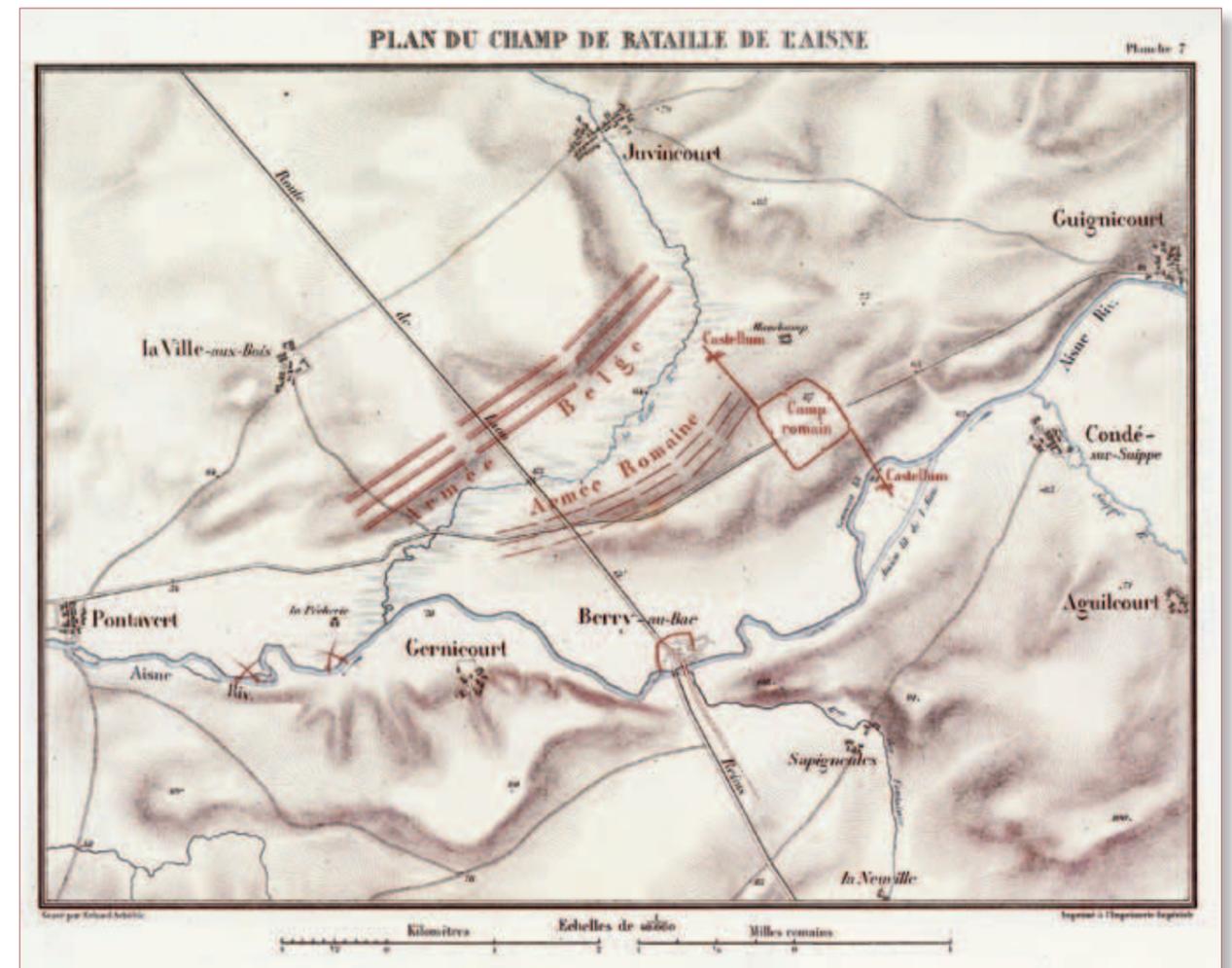
⁴ La famille ne possède pas de document sur le transfert de la dépouille de Hans Dennert.

En haut : portraits
en médaillon de
Hans Dennert et
Adèle Lindemann.
Coll. Irène Dennert

Courtecon, photographie
allemande.
FRAD002_2F_00124 -
Archives
départementales
de l'Aisne



En 1866, l'Imprimerie impériale publie une édition de luxe de *L'Histoire de Jules César* par Napoléon III. Elle comporte une série de cartes réalisées sous la direction du colonel Eugène Stoffel. Ce dernier se trouve à la tête des opérations archéologiques, commandées par l'Empereur, dans le but de retrouver les sites de la Guerre des Gaules. On peut retrouver ces cartes dans *La Guerre des Gaules de César* par Napoléon III, éditions Errance, Paris, 2001. Droits réservés



LA PREMIÈRE BATAILLE DE L'AISNE

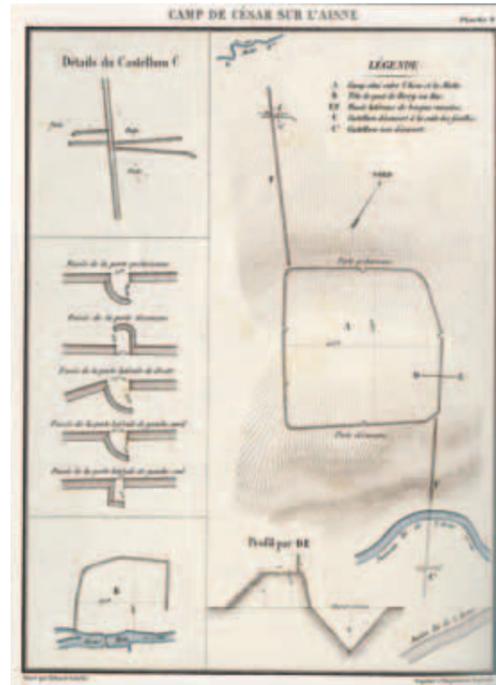
DANS L'IMAGERIE ATTACHÉE AU CHEMIN DES DAMES, LA RÉFÉRENCE À CÉSAR DÉFAISANT LES BELGES AU PASSAGE DE L'AISNE S'IMPOSE DÈS LES PREMIERS JOURS DE L'OFFENSIVE FRANÇAISE D'AVRIL 1917. LES JOURNAUX CONVOQUENT LES COMBATS DE 57 AV. J.-C. POUR DRESSER SUR LE PIÉDESTAL DE L'HISTOIRE LES ÉVÉNEMENTS EN COURS SUR LE FRONT DE L'AISNE. LITTÉRATURE ET RÉCITS POPULAIRES PRENNENT LE RELAIS, AGRÉGEANT CÉSAR ET NAPOLÉON (BATAILLE DE CRAONNE), SANS OUBLIER LES FILLES DE LOUIS XV ET MÊME JEANNE D'ARC, À LA NARRATION DE LA BATAILLE DU PRINTEMPS 1917, PRÉSENTÉE COMME UN ÉPISODE SUPPLÉMENTAIRE DE L'HISTOIRE BIMILLÉNAIRE QUI SE DÉPLOIE PAR STRATES DANS LE « TRIANGLE MYSTIQUE » (NOBÉCOURT) QUE FORMENT LES VILLES DE

LAON, SOISSONS ET REIMS. MAIS AU-DELÀ DES REPRÉSENTATIONS, QUE SAIT-ON AUJOURD'HUI PRÉCISÉMENT DE L'ANTIQUE BATAILLE DE L'AISNE ? RÉPONSE À LA LUMIÈRE DES ÉCRITS DE CÉSAR CONFRONTÉS À L'INTERPRÉTATION DES TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES.

A LA VEILLE D'ENTRER dans l'Histoire, le secteur de la vallée de l'Aisne est dominé par les Suessions à l'ouest et par les Rèmes à l'est. Ces deux peuples de Gaule Belgique semblent intimement liés puisque César écrit qu'ils « sont frères de race, qui vivent sous les mêmes lois, qui ont le même chef de guerre, [et] même magistrat »¹. Les Suessions avaient même « eu pour roi Diviaticos, le plus puissant chef de la Gaule entière, qui, outre une grande partie de ces régions, avait dominé la Bretagne »². C'est à son successeur Galba que Jules César s'oppose lors de sa campagne dans la vallée de l'Aisne. La (SUITE P.8) ■ ■ ■



Camp de César entre l'Aisne et la Miette, dessin à l'encre. Napoléon III, *L'Histoire de Jules César*. D.R.



Saint-Thomas. Prise de vue de 1985. Institut géographique national. D.R.

8 ■■■ (SUITE DE LA P. 7)

confrontation entre les deux chefs de guerre a lieu en 57 avant J.-C., un an après le début de la Guerre des Gaules. Alors que Jules César a laissé ses légions en hivernage chez les Séquanes (région de Besançon) après sa première campagne militaire, il apprend que les peuples belges, soit les peuples gaulois vivant entre la Seine et le Rhin, forment une coalition et lèvent une armée. Il quitte Rome, rejoint ses troupes et se met en route vers la Gaule Belgique. Les Romains atteignent d'abord le territoire des Rèmes qui se soumettent immédiatement. « Ils se plaçaient, eux et tous leurs biens sous la protection de Rome et de son autorité »³. Les liens entre les Rèmes, les Suessions et Rome sont attestés par de nombreux indices d'importations de denrées méditerranéennes, notamment le vin et par l'emploi de monnaies alignées sur le denier romain⁴. Au contraire, chez les autres peuples de Gaule Belgique et notamment les Nerviens (voisins des Rèmes au nord) « les marchands n'avaient aucun accès auprès d'eux ; ils ne souffraient pas qu'on introduisît chez eux du vin ou quelque autre produit de luxe, estimant que cela amoindrait leurs âmes et détendait les ressorts de leur courage »⁵. Ces rapports avérés entre les peuples de la vallée de l'Aisne et les Romains ainsi que la volonté probable des notables rèmes d'échapper à l'hégémonie suessionne expliquent sans doute le ralliement rapide de ceux-ci à César. Les Rèmes n'étaient d'ailleurs pas le seul peuple sous domination suessionne puisque Galba « possédait 12 villes [et] s'engageait à fournir 50 000 hommes » pour combattre César. Ces chiffres paraissent trop importants pour le seul secteur de Soissons et il est probable qu'ils englobent les cités meldes (autour de Meaux, au sud) et silvanectes (vers Senlis, à l'ouest). Grâce aux renseignements recueillis auprès des Rèmes, le général romain décide d'établir un camp au-delà de l'Aisne, sur la « droite de la route » et de fortifier la tête de pont pour attendre les autres peuples belges rassemblés chez les Suessions sous le commandement de Galba. Les recherches menées sous le règne de Napoléon III confortent le récit de César. Des retranchements se distinguaient encore à Berry-au-Bac dans les années 1860. Surtout, les fouilles réalisées en 1862 sur la

colline de Mauchamps entre Berry-au-Bac et Guignicourt, dominant la vallée de l'Aisne et les marais de la Miette au nord, ont permis la mise au jour d'un réseau de fossés qui correspond aux descriptions que César fait de son camp dans la Guerre des Gaules. Ces fossés « avaient 18 pieds de largeur sur 9 ou 10 de profondeur ».

L'OPPIDUM DU VIEUX LAON À SAINT-THOMAS

Alors que les Romains attendent l'affrontement contre les coalisés belges, les troupes coalisées assiègent une ville rème, que César appelle Bibrax, à 8 milles du camp romain. L'identification de l'oppidum du Vieux-Laon, sur la commune de Saint-Thomas, comme Bibrax n'est plus disputée depuis longtemps. Cet oppidum occupe la pointe orientale du plateau au nord de l'Ailette, face au chemin des Dames, sur une surface de 32 ha. Il domine la plaine crayeuse au nord et à l'est. Les escarpements du plateau l'enserrent sur trois côtés, tandis que son accès vers le nord est défendu par un impressionnant dispositif de fossés et talus encore conservés aujourd'hui. « Les Belges la pressèrent vivement ; elle se défendit avec peine tout le jour ». « Ces peuples, comme les Celtes, pour attaquer les places, les entouraient d'une foule de combattants, et, lançant partout une grande quantité de pierres, ils écartaient les défenseurs des murs ; puis, formant la tortue, ils s'avançaient contre les portes et sapaient la muraille. Lorsque la nuit eut suspendu l'attaque, Iccius, qui commandait dans la ville, fit dire à César qu'il ne pouvait tenir plus longtemps à moins d'un prompt secours. Vers le milieu de la nuit, celui-ci fit partir pour Bibrax des Numides, des archers crétois et des frondeurs baléares, guidés par les messagers d'Iccius. Ce renfort releva le courage des assiégés et ôta aux ennemis l'espoir de s'emparer de la ville »⁶. L'oppidum du Vieux-Laon a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles. Les premières, menées par O. Vauvillé en 1887-1888 puis en 1915 par le general-leutnant Von Schramm n'avaient pas permis d'obtenir beaucoup d'informations fiables sur l'occupation du site. La reprise de ce dossier de 1959 à 1966 par Gilbert Lobjois est bien plus riche d'informations. Des sondages entrepris au niveau de

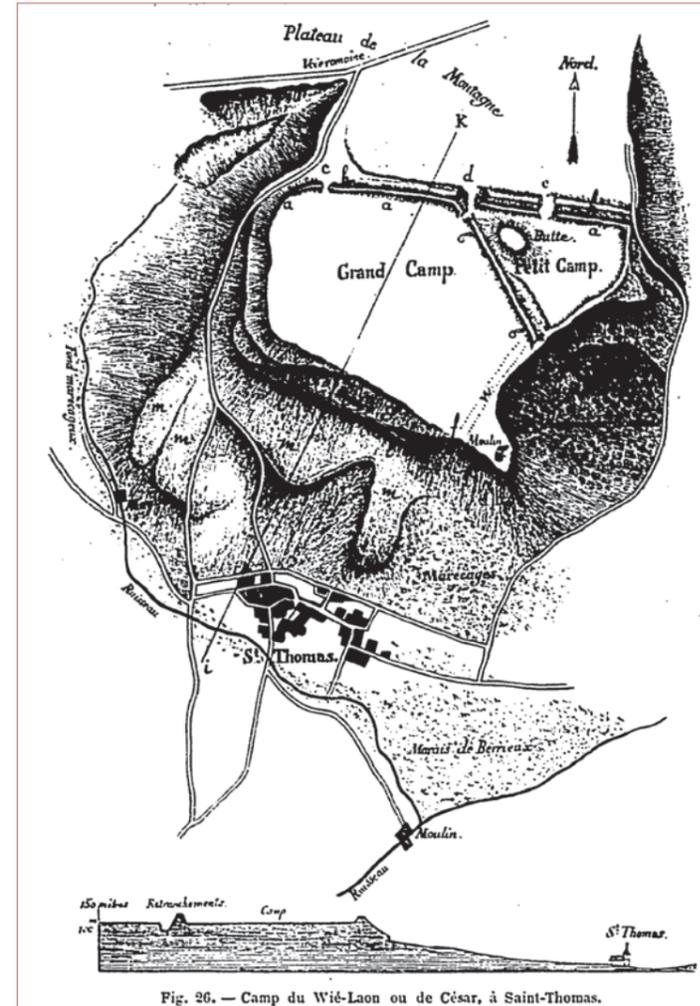


Fig. 26. — Camp du Vie-Laon ou de César, à Saint-Thomas.

la porte principale, ainsi qu'en plusieurs points des remparts confirment une occupation de ce site peu avant la conquête romaine et une reprise par la suite réduisant la surface de l'oppidum. Le système défensif se caractérise par un fossé large de 10 à 15 m et 5 m de profondeur et par un rempart conservé sur 5 m de hauteur. Le système de construction du rempart alternant parement de pierre et poutres massives insérées dans la masse du talus, liées par des fiches en fer est typique du « murus gallicus »⁷ que César décrit lors du siège d'Avaricum (Bourges)⁸. Si les arguments ne manquent pas pour corréler les éléments du texte de César et les découvertes archéologiques, la mise au jour d'une monnaie baléaire sur le site de l'oppidum semble un argument définitif⁹, l'un de ces rares cas où les éléments enfouis et les témoignages oraux ou écrits se répondent parfaitement. Le poids de cet argument est cependant discuté parmi les numismates¹⁰.

LES SUSSIONS SE SOUMETTENT

Après l'échec du siège, les Belges passent quelque temps autour de Bibrax, dévastent les terres des Rèmes, brûlent les bourgs et les maisons. Ils rejoignent César et s'arrêtent à moins de deux milles de son camp, sur le versant opposé des marais de la Miette. Les Belges et les Romains ■■■

NOTES

- ¹ Caesar, *De Bello Gallico*, livre 2, chapitre 3.
- ² CAE., B.G.II-4.
- ³ CAE. B.G. II-3.
- ⁴ Stephan Fichtl, *Les Gaulois du Nord de la Gaule (150 - 20 av. J.-C.)*, Paris, Ed. Errance, 1994.
- ⁵ CAE. B.G. II-15.
- ⁶ CAE. B.G. II-6-7.
- ⁷ Gilbert Lobjois, *Les fouilles de l'Oppidum Gaulois « du Vieux Laon » à Saint-Thomas (Aisne)*, *Celticum* XV, 1966.
- ⁸ CAE. B.G. VII-23.
- ⁹ Bernard Lambot et Patrick Casagrande, *Une monnaie d'Ebusus sur l'oppidum du « Vieux-Laon » à Saint-Thomas (Aisne)*, *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, 90, 1997.
- ¹⁰ Jean-Marc Doyen, *Les monnaies d'Ebusus en Gaule du Nord et en Bretagne : un faux traceur des campagnes césariennes ?*, *Revue numismatique*, 2011.
- ¹¹ CAE. B.G.II-12.

Camp de Saint-Thomas, monographie d'Edouard Fleury, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, Paris, 1877. Bibliothèque nationale de France, Fol-Lj6-218

■■■ ne s'affrontent finalement pas sur les marais de la Miette. César faisant mine de se retrancher dans son camp, les Belges tentent de contourner le dispositif fortifié mis en place par les Romains mais ils sont surpris par la cavalerie, archers et frondeurs alors qu'ils tentent de franchir l'Aisne. Les coalisés belges se retirent alors puis se dispersent. Les Bellovaques (région de Beauvais) qui formaient une part importante du contingent coalisé apprennent en effet qu'une armée héduenne venant de Bourgogne et alliée de César, est en marche vers leur cité (au sens antique, c'est-à-dire leur territoire). La retraite belge se solde par une déroute, la cavalerie romaine harcelant et tuant les fuyards. « Le lendemain, César conduisit son armée dans le pays des Suessions et parvint à marche forcée à Noviodunum, leur capitale (aux environs de Soissons). Ayant établi un camp fortifié, il commença les préparatifs d'un siège »¹¹. Impressionnés par les aménagements romains et sous le coup de la débâcle de la veille, les Suessions préférèrent se soumettre. Grâce à l'intersession des Rèmes, ils sont graciés. Les troupes romaines poursuivent leur campagne vers Bratuspontium (Beauvais) contre les Bellovaques puis remontent vers le nord pour contrer les Nerviens (centrés sur le Hainaut) et leurs alliés atrébates (vers Arras), atuatuques (vers Namur) et viromandues (Vermandois).

Les batailles de 57 av. J.-C. n'ont pas affecté durablement la pugnacité des Belges qui seront des adversaires réguliers de César tout au long de la Guerre des Gaules, même après Alésia. Les dernières mentions de troubles dans la région datent de 27 av. J.-C., sous Auguste. Toutefois pour les Suessions et les Rèmes, cette campagne de 57 av. J.-C. a eu un impact notable. Les Rèmes, fidèles aux Romains pendant toutes les campagnes césariennes, obtiennent le statut de cité fédérée qui théoriquement les place sur un pied d'égalité avec Rome et l'exempte de tributs. Lors de la réorganisation administrative voulue par Auguste, Durocortorum (Reims) devient la capitale de la province romaine de Gaule Belgique. Quant aux Suessions, 57 marque le crépuscule de leur influence. Les Rèmes prennent leur place, tandis que les Meldes et les Silvanectes, leurs anciens clients, gagnent leur indépendance. Les Suessions ne participent plus au conflit même lors des soulèvements réguliers de leurs voisins, notamment les Bellovaques. Ils y gagnent le statut de cité libre, exempte de tributs mais sous dépendance de Rome.

Vincent LE QUELLEC

Archéologue
au Pôle archéologique
du Département de
l'Aisne

« COUP DE MAIN AU CHEMIN DES DAMES »

A TRAVERS LA RELATION D'UNE OPÉRATION MILITAIRE DU 8^E RÉGIMENT DE MARCHÉ DE TIRAILLEURS, UN APERÇU DU DISCOURS TEINTÉ DE PATERNALISME COLONIAL QUE TIENNENT LES OFFICIERS AUX COMBATTANTS INDIGÈNES POUR LES MOBILISER. AVEC, POUR LES BESOINS DE LA CAUSE, L'ADAPTATION D'UNE LÉGENDE SUR L'ORIGINE DU TOPONYME CHEMIN DES

DAMES. CEPENDANT, LE CARACTÈRE TARDIF DE CE RÉCIT, FIXÉ AU DÉBUT DES ANNÉES 1970 PAR HENRI DÉSIRÉ TEDESCHI, DOIT INCITER À LA PRUDENCE. LA CONFRONTATION DU TÉMOIGNAGE AUX SOURCES MILITAIRES RÉVÈLE UNE CONFUSION SUR LES LIEUX ET LA TEMPORALITÉ DE CES SOUVENIRS D'UN ANCIEN OFFICIER DU 8^E TIRAILLEURS.



Groupe de mitrailleurs du 8^e RTI. Henri Tedeschi, deuxième à gauche sur la photographie.
Coll. Gilles, Nancy, Joëlle et Sophie Guatelli

nos éléments voisins. Elle nous dominait légèrement car le Chemin des Dames, sur lequel elle s'établissait, suivait une légère ligne de crête qui allait se perdre vers la « Malmaison ».

Dans le prolongement de ce chemin, à trois kilomètres environ (si mes souvenirs sont exacts) on distinguait le château de la Bove (ou plutôt ce qu'il en restait) en direction duquel nous attaquerions bientôt, lorsque notre offensive

générale se déclencherait ! On disait que ce château avait abrité jadis les amours d'un grand roi... de cela nous nous fichions « royalement ».

Le coup de main serait effectué par la 17^e C^{ie} du lieutenant Barnin et la 8/4 de mitrailleuses, sous mon commandement.

Nous avions pris un repos de quelques jours et cantonné dans des péniches amarrées sur l'Aisne à Bourg-et-Comin où nous avions préparé cette attaque avec soin, de manière [à ce] que nos hommes n'aient à exécuter, avec le danger en plus, naturellement, que les gestes qu'ils avaient accomplis sur le terrain de manœuvre.

On nous avait donné une totale liberté d'action tant pour fixer les objectifs d'attaque que pour le choix de l'heure de son exécution ; sous la seule réserve cependant de communiquer cet horaire au Chef de Bataillon chargé de déclencher l'action de l'artillerie à l'échelon de la Division.

Nos deux compagnies étaient formées d'éléments berbères, jeunes, peu aguerris mais ardents. Ils avaient été recrutés dans les djebels tunisiens ; il avait donc été indispensable de les préparer à l'arrière pour l'exécution de ce coup de main. Quelques soldats métropolitains avaient été incorporés depuis peu pour combler les vides. C'est donc à des soldats d'Afrique, des ratons², comme on les appelait avec un certain mépris, qu'était confié l'hon-

ENTRE LE PLATEAU DE CRAONNE et le Moulin de Laffaux, le Chemin des Dames s'étirait dans une succession de trous d'obus. Ce nom revenait souvent dans les communiqués¹ car on s'y battait depuis de longs mois.

Cette appellation d'origine très incertaine avait cependant une histoire qui relevait sans doute de la légende mais sait-on jamais ! Le coup de main dont nous étions chargés préluderait à l'attaque générale, décidée et conçue par le Général Nivelle, Commandant en Chef. Elle devait être déclenchée dans peu de jours.

Il s'agissait d'enlever un point d'appui allemand établi dans les vestiges d'un ancien cimetière. Cette position, transformée en réduit défensif, était truffée de creutes garnies de mitrailleuses, de minenwerfer et autres engins de destruction, avec un dispositif de lancement de gaz nocifs. La prise de ce cimetière devait permettre

à notre bataillon de rectifier sa ligne de combats dans laquelle la position ennemie faisait un léger saillant, qui lui permettait ainsi de battre les flancs de

“ LA LÉGENDE DISAIT QU'IL AVAIT ÉTÉ CONSTRUIT PAR DES DAMES DE LA COUR POUR PERMETTRE AU ROI DE SE RENDRE AUPRÈS DE SA MAÎTRESSE !



Henri Désiré Tedeschi, aspirant, en août 1917. Carte photographique. Coll. Gilles, Nancy, Joëlle et Sophie Guatelli

neur de reprendre aux Boches, un chemin, ou du moins une partie, dont la légende disait qu'il avait été construit par des Dames de la Cour pour permettre au roi de se rendre auprès de sa maîtresse !³

Certains pensèrent, et j'étais de ceux-là... que la fameuse galanterie française dont on nous avait rebattu les oreilles en d'autres circonstances, savait faire la part du jeu (sans jeu de mots) et accepter que d'autres, fussent-ils des ratons⁴ courent à leur place

(SUITE P. 12) ■ ■ ■

¹ Le Chemin des Dames apparaît dans le communiqué militaire du 28 octobre 1914, mais c'est surtout à partir de l'offensive française d'avril 1917 que le toponyme acquiert sa notoriété, comme l'a montré Guy Marival (Guy Marival, « La construction du Chemin des Dames entre tradition et histoire », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, tome LV, 2010, p. 413-440). A compter du 20 avril 1917 et jusqu'en novembre de cette année-là, il fait l'objet de citations fréquentes, et le quotidien suisse *Le temps* (28 avril 1917) y consacre une chronique, contribuant à populariser l'explication aujourd'hui répétée partout sur l'origine de ce toponyme. S'il figure sur les cartes des officiers d'état-major depuis 1889, le nom Chemin des Dames est dans les faits peu usité avant les événements militaires du printemps 1917.

² Ce terme ouvertement raciste assimile celui qu'il nomme à l'animal, qui plus est, l'animal mal-aimé qu'est le rat, réputé prolifique, propagateur de maladies... Dans le contexte colonial, d'autres mots appartenant au registre animalier sont employés pour dévaloriser le colonisé. D'après Maurice Tournier [Maurice Tournier, *Propos d'Étymologie sociale*, Tome 1, ENS Ed., 2002, [http : // books.openedition.org/enseditions/1682](http://books.openedition.org/enseditions/1682)], depuis le XVI^e siècle, les mots, rat et raton, servent en français argotique à désigner le voleur. Dans les années 1870 en Californie, dans le milieu syndical, le mot rat est appliqué à la main d'œuvre chinoise à bas prix. En France au début du XX^e siècle, chez les dockers, le mot rat est synonyme de jaune au sens de traître.

³ Version sinon inédite du moins peu courante de la légende attachée au nom Chemin des Dames. Selon une tradition locale (voir Guy Marival op. cit.) popularisée à la suite de l'offensive française de 1917 dans ce secteur du front, ce sont les filles du roi Louis XV, Adélaïde et Victoire, qui empruntent la « Route des Dames » pour rendre visite à la duchesse de Narbonne-Lara, propriétaire du château de la Bove à Bouconville. En l'état actuel des recherches, une seule visite des dames de France à la Bove est vraiment attestée. S'il est vrai que Madame de Narbonne passe pour avoir été la maîtresse de Louis XV (Marival op. cit. P. 416) la tradition locale ne mentionne pas de visite du souverain à la Bove.

Fragilités d'un témoignage tardif

DECRYPTAGE

« Coup de main au Chemin des Dames ». Ainsi s'intitule le récit d'une expérience au front consigné dans un petit cahier par Henri Désiré Tedeschi, ancien du 8^e régiment de marche de tirailleurs indigènes¹. La transcription de cet événement est tardive. Petit-fils de Henri Tedeschi, Gilles Guatelli² la situe dans les années 1970. Alors retraité des postes - il a exercé comme inspecteur principal dans la région du Limousin -, Henri Tedeschi entreprend à cette époque d'écrire

ses souvenirs de guerre. Avec précisions et détails, citant régulièrement les noms, faits et gestes de certains de ses camarades, il couche sur le papier quelques faits marquants : la préparation et le déroulement d'une opération qu'il positionne au Chemin des Dames au printemps 1917, en prélude à l'offensive commandée par le général Nivelle, est de ceux là.

Intéressant notamment pour ce qu'il révèle des rapports entre les cadres et les soldats dits « indigènes » au sein des troupes coloniales, ce témoignage doit être considéré avec une certaine prudence. Sa confrontation avec les sources militaires suggère que le témoin, fixant ses souvenirs sur le tard, a pu à son corps défendant se méprendre sur la période du conflit dans lequel sont inscrits les faits évoqués, et sur leur localisation.

Les journaux des marches et opérations³ ne font pas mention, ni avant l'offensive du 16 avril 1917 ni après, pendant la période au cours de laquelle le 8^e RTI est au Chemin des Dames, d'une opération de reconnaissance ou d'un coup de main significatif auquel aurait pris part l'unité de H. Tedeschi. Avant la bataille, en ligne à Vassogne du 4 au 11 avril, les tirailleurs du 8^e subissent les tirs de l'artillerie allemande. Sous ces bombardements, le 4 avril un tirailleur est tué ; le 5 avril, trois hommes sont tués dont un sous-lieutenant ; deux sont blessés le 6 avril, quatre le 7 avril, huit le 8 avril, deux le 9 avril ; un soldat est tué et dix sont blessés le 10 avril ; enfin, on dénombre, le 11 avril, un tué, vingt-trois blessés et vingt-deux disparus lors de la relève qui s'effectue « dans des conditions très pénibles en raison du bombardement par obus à gaz. (...) Les pertes (...) furent pendant cette nuit assez sérieuses, et la marche rendue très difficile en raison du port constant du masque (SUITE P. 13) ■ ■ ■ ■ ■

¹ 8^e RTI rattaché à la 38^e division d'infanterie.

² Petit-fils de Henri Désiré Tedeschi qui nous a aimablement communiqué le témoignage de son grand-père ainsi que les documents, photographies et renseignements sur son parcours militaire. Henri Tedeschi naît à Draria, département d'Alger, le 9 mai 1895. D'origine suisse, naturalisé français, il est incorporé au 8^e régiment de tirailleurs le 16 décembre 1914. Caporal, puis sergent, il intègre Saint-Cyr le 5 août 1917, revient au front en mars 1918. Distingué à sept reprises, blessé à la poitrine par des éclats de grenade, il sera nommé officier de la Légion d'Honneur en 1952.

³ JMO 8^e régiment de tirailleurs indigènes, 26 N 850/10 p. 17 et suivantes, JMO 38^e division d'infanterie, 26 N 333/4 p. 12 et suivantes.



Fête musulmane au 8^e tirailleurs à Nieupoort (Belgique), en 1916.
Coll. O. Calonge / adoc-photos

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 11)

risques et dangers pour la reconquête d'une route de légende, au surplus « galante ».

Nos pauvres kroumirs ne voyaient pas si loin, mais pour les inciter à se battre avec fierté, compte-tenu de la valeur historique du chemin, nous avons pensé avec Barnin, qu'il serait bon de leur expliquer la chose et ce fût le sergent Bachir, qu'on avait instruit de quelques rudiments, qui fût chargé de ces causeries ! Voici comment il les fit et de quels arguments il se servit :

« Ya Asteri ... Asmah ! » (oh soldats écoutez-moi) (et on peut vous dire que ces pauvres diables écoutèrent). « Il y a longtemps un sultan - franc yaoui - (roi français) avait une kabāa (maîtresse... putain !) dans un grand château... Cette kabāa était belle ! comme une gazelle ! (là il frisait sa moustache à la gauloise). Pour aller voir cette femme, il fallait qu'il marche dans le ravin, franchisse un oued (rivière) car les chevaux ne pouvaient pas avancer dans ce terrain. Quand il arrivait, la femme lui sautait au cou, l'embrassait, elle était pressée de faire l'amour, la pauvre, mais le sultan, esquiné, mort de fatigue, se couchait et s'endormait ! Nal oual dik !!! C'était bien triste pour cette kabāa ! Femteh ya ouldi (vous comprenez mes fils !!!). Alors les belles femmes de la famille du roi décidèrent de faire un chemin avec l'argent qu'elles avaient afin que ce roi puisse aller voir sa maîtresse dans un beau carrosse et faire l'amour avec elle. Ce chemin s'appela le « Chemin des Dames » et c'est celui que vous allez reprendre à ces kelb de Boches ! Inch-Allah !

Le général aurait bien voulu que ce soit des soldats pangaouis qui fassent ce travail car ce sont eux qui se sont laissés prendre cette route ! mais après avoir réfléchi il s'est dit qu'il n'y avait que les

Tirailleurs du 8^e capables de le faire. Notre colonel qui vous connaît parce que déjà à Berry-au-Bac, vous avez foutu la tatane aux Boches, a dit à notre Commandant de choisir

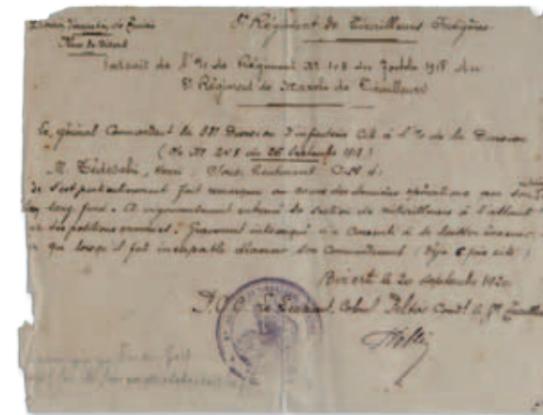
les soldats et c'est comme ça que vous avez été désignés, parce que vous êtes des lions et pas des gazelles comme les pangaouis ! Alors vous allez enlever ça et après on prendra le reste du chemin, avec les camarades du 8^e. Inch-Allah ! »

Notre petite troupe, pleine de superbe, électrisée par la faconde du sergent, allait donc livrer cet assaut, persuadée d'être la seule à pouvoir le réussir... Bachir n'était pas loin de le croire aussi, tant il s'était laissé prendre lui-même à son histoire... pas tellement imaginée car, abstraction faite des fioritures destinées à emballer son auditoire, le fait est à peu près établi que ce chemin a bien été construit sous l'initiative des Dames de la Cour pour permettre au roi Louis XV d'aller retrouver sa dulcinée au château de la Bove⁵. Nos preux chevaliers de Berbérie étaient donc prêts à mourir en souvenir de cette belle jeune femme ! Ainsi se forment les héros ! Nous avons décidé d'attaquer à 16 heures ; la nuit tomberait bien vite et il nous serait alors possible de recevoir des renforts que l'obscurité masquerait aux yeux des observateurs ennemis, d'établir avec nos lignes arrières une liaison moins vulnérable. Nous savions aussi car nous l'avions maintes fois constaté que les attaques de nuit effectuées par les Allemands étaient rarement percutantes... ce qui tenait à leur naturel de ne bien se battre qu'encadrés et groupés...⁶ Or, pendant la nuit, cette cohésion devait faire place au combat individuel où nos tirailleurs étaient nettement supérieurs en raison d'abord de leur courage et ensuite de l'entraînement auquel ils avaient été soumis.

L'action s'engagea à l'heure prévue. Le cimetière se trouvait à 300 mètres environ de nos lignes de départ ; nous devions les franchir à découvert.

La C^{ie} Barnin⁷ se déploya en tirailleurs, couverte par les tirs de nos pièces de mitrailleuses placées sur ses flancs. Mes sections étaient sous le commandement de 4 sous-officiers, le sous-lieutenant Thonard, tué lors du dernier engagement, n'ayant pas encore été remplacé.

Elles s'employèrent, comme prévu, à clouer au sol les servants des armes automatiques et à neutraliser les tireurs isolés pla-



Octobre 1918, citation à l'ordre de la division. Il s'agit de la 7^e citation obtenue par Henri Tedeschi alors sous-lieutenant.
Coll. Gilles, Nancy, Joëlle et Sophie Guatelli

« L'ASPIRANT AZZOPARDI QUI AVAIT BONDI EN TÊTE FUT TUÉ D'UNE BALLE DANS LA POITRINE, IL S'EFFONDRA À QUELQUES MÈTRES DE MOI SANS QUE JE PUISSE RIEN FAIRE POUR LUI.

■ ■ ■ cés à l'avant de ses lignes par l'ennemi. Cette tactique s'avéra bonne. Nous

avons franchi une cinquantaine de mètres pendant le premier bond sans trop de pertes, l'effet de surprise ayant joué car aucun bombardement n'avait précédé notre coup de main ! Notre artillerie, qui aurait dû intervenir dès le début de notre attaque ne s'était pas encore manifestée, nous ignorions pourquoi... Barnin décida de stopper sa progression et celle de nos sections par voie de conséquence... C'était sage car il ne fallait pas mettre nos soldats en position de recevoir les coups de notre artillerie lorsqu'elle déclencherait ses tirs dont la perfection habituelle n'excluait pas certains coups trop courts.

Inquiet du silence de nos artilleurs, je lançai une fusée orange et presque instantanément les batteries entrèrent en action.

Les obus arrivèrent en trajectoires très tendues en nous frôlant... En face les Boches n'étaient pas à la fête... sur quelques centaines de mètres carrés huit batteries de 75 se déchaînaient. Les quelques pierres tombales encore debout volaient en éclats avec les chleuhs⁸ qui s'abritaient derrière elles... les salves devaient durer dix minutes, suffisantes pensait-on, pour neutraliser les défenses de l'ennemi... le fait est qu'apparemment les dégâts paraissaient très importants... les Boches dégustaient sérieusement, mais nous n'avions plus nous-mêmes un poil de sec tant

(SUITE P. 14) ■ ■ ■

⁴ Sur le sens de cette injure, voir la note 2 page 11.

⁵ Sur cette affirmation, voir la note 3 page 11.

⁶ Cette représentation du soldat allemand sous-entend qu'il ne possède ni le courage individuel, ni l'autonomie, ni l'initiative du combattant français, qu'il lui faut être groupé et dirigé pour se battre efficacement.

⁷ Barnin ou plus probablement Barnouin, voir ci-contre l'article « Fragilités d'un témoignage tardif ».

⁸ Ce mot employé de manière péjorative n'est utilisé, semble-t-il, de manière assez courante pour désigner les Allemands qu'à partir des années 1930.

Fragilités d'un témoignage tardif

DECRYPTAGE

■■■■■ (SUITE DE LA P. 11) M2 que les troupes avaient à ce moment »⁴. Entre le 12 et le 15 avril, le régiment est à Blanzly-les-Fismes : « Le corps s'organise en vue de la prochaine offensive », indique le JMO. Il n'est pas question dans les jours qui précèdent immédiatement le déclenchement de l'attaque française d'une opération dans les lignes adverses qui aurait été conduite par le 8^e RTI. De même, rien n'indique que certains éléments aient cantonné à ce moment-là dans les péniches à quai à Bourg-et-Comin, comme le

rapporte Henri Tedeschi. Il faut noter cependant que le 20 juin « le 2 B^{on} est relevé du secteur de combat et va cantonner à Bourg-et-Comin où il s'installe dans les péniches »⁵.

Un fait d'armes de la 38^e division d'infanterie auquel participent des éléments du 8^e RTI présente des ressemblances avec ce qui est décrit dans le « Coup de main au Chemin des Dames ». Seulement, il se situe à la fin du mois d'août 1918 et non en avril 1917, et il a pour théâtre le front de l'Oise, et non celui du Chemin des Dames.

C'est par une recherche sur les noms mentionnés par Tedeschi dans son texte - Azzopardi et Barnin - que l'on aboutit à une opération d'août 1918. Ainsi, l'aspirant Azzopardi « tué d'une balle dans la poitrine », qui « allait être promu officier », est selon toute vraisemblance le sous-lieutenant Joseph Azzopardi, du 8^e tirailleurs de marche, né le 29 décembre 1896 à Tunis, matricule 974, tué à l'ennemi le 20 août 1918 à Tracy-le-Val (Oise)⁶. Le lieutenant Barnin, le camarade, l'ami qu'évoque Henri Tedeschi, serait, lui, Maurice Gaston Barnouin, sous-lieutenant au 8^e RTI, né en Algérie le 27 janvier 1895, tué à Tracy-le-Mont le 19 août 1918⁷, si l'on admet une erreur de transcription qui fait écrire Barnin plutôt que Barnouin. Le JMO de la 38^e DI mentionne la perte de cet officier. A la date du 18 août 1918, le même journal fait état d'une action « à objectif limité » au mont des Rosettes (nord-est de Tracy-le-Val) à laquelle doivent prendre part les trois bataillons du 4^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs, un bataillon du 8^e RTI et une 1/2 compagnie du génie⁸. Le JMO du 4^e mixte de zouaves et tirailleurs⁹, qui relate l'engagement, signale l'implication du 8^e RTI : (SUITE P. 15) ■■■■■

⁴ Historique du 8^e régiment de marche de tirailleurs, 2^e, 4^e et 5^e bataillons, campagne 1914-1918, p. 41 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6230625d/f43.image>

⁵ JMO 8^e RTI op. cit. p. 38.

⁶ Base de données des morts pour la France : <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/ark:/40699/m00523a04960b202>. Parmi les neuf combattants morts pour la France répondant au patronyme d'Azzopardi, Joseph Azzopardi, né le 29/12/1896 à Tunis, est le seul qui appartienne au 8^e RTI. Il est également le seul officier. « Il allait être promu officier », écrit à propos de son camarade disparu Henri Tedeschi.

⁷ Base de données des morts pour la France : <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/ark:/40699/m005239d762e6f6c>. Parmi les 29 combattants morts pour la France répondant au patronyme de Barnouin, Maurice Gaston Barnouin, né le 27/01/1895 à Alger, est le seul qui appartienne au 8^e RTI.

⁸ JMO 38^e DI, 26 N 333/4, p. 120/161.

⁹ JMO du 4^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs 26 N 855/10 p. 66 et suivantes.

«ALORS VOUS ALLEZ ENLEVER ÇA ET APRÈS ON PRENDRA LE RESTE DU CHEMIN, AVEC LES CAMARADES DU 8^e. INCH ALLAH !



Remise de décoration au 8^e régiment de marche de tirailleurs, juin 1917. Du 6 au 26 juin 1917, le régiment stationne à l'arrière du Chemin des Dames, à Servat et Lhuys. La photographie appartenait à Henri Perrault, téléphoniste dans cette unité.
Coll. Josiane Cado (petite-fille de Henri Perrault)

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 13)

les points de chutes se rapprochaient de nous... Ces 10 minutes n'en finissaient pas... il faudrait se lancer à l'assaut dès que les tirs s'allongeraient et nous nous tenions prêts... Cela se réalisa d'un seul coup et nous vîmes les éclatements de 75 à l'arrière du réduit boche.

La progression reprit aussitôt, par bonds très courts car l'ennemi que nous croyions à peu près anéanti était encore capable d'une grande puissance de feu... L'Aspirant Azzopardi qui avait bondi en tête fut tué d'une balle dans la poitrine, il s'effondra à quelques mètres de moi sans que je puisse rien faire pour lui. C'était un de mes camarades de St Cyr, il allait être promu officier...

Les rangs se creusaient ! L'affaire était sérieuse ! Déjà la cohésion de nos hommes n'était plus la même, la disparition des deux sous-officiers et de plusieurs caporaux se faisait sentir... il était temps de conclure un coup de main ! d'autant plus que la nuit arrivait ! Barnin s'entretint avec moi de cette situation préoccupante ! C'était un officier consciencieux très instruit de son métier et déjà vieux combattant malgré son jeune âge... il décida de donner

l'assaut à ce réduit qui crachait encore un feu rageur. Je l'approuvai car c'était certainement le seul moyen de venir à bout de cette résistance. Notre artillerie avait certainement détruit le dispositif de lancement de gaz car il n'était pas entré en action. Elle avait également mis en pièces le réseau de fils de fer barbelés... il était donc possible d'utiliser les brèches, de s'y lancer pour clouer sur place les défenseurs de l'ouvrage. La 17^e se rua avec mes sections, qui ne lui étaient pas d'un grand secours pendant

“ LES HOMMES MAINTES FOIS AVER- TIS DU DANGER TER- RIFIANT QU'ILS COU- RAIENT SOUS UNE ATTAQUE AUX GAZ ASPHYXIANTS GARDE- RAIENT LEUR MASQUE (...). MAIS SI LE BOM- BARDEMENT DURAIT TROP LONGTEMPS, IL ÉTAIT À CRAINDRE QUE CERTAINS L'ÔTE- RAIENT.

cet assaut mais qui la soutiendraient avec efficacité dès que la position aurait été enlevée. Une contre-attaque était prévisible car on signalait un rassemblement ennemi à l'arrière, il appartiendrait alors à mes hommes de la clouer au sol par les feux de leurs pièces. Les Allemands firent feu sans faiblesse mais que pouvaient-ils contre ces tirailleurs experts dans le combat rapproché, animés d'une véritable rage de destruction.

La résistance fut brève. Laminés, terrorisés, les ennemis levèrent les bras et cessèrent le combat.

Nous étions maîtres du terrain et avions fait plusieurs prisonniers dont de nombreux blessés.

Le coup de main avait duré plus d'une heure alors que nous escomptions enlever la position en 20 minutes... c'est dire que l'affaire avait été chaude.

Notre commandement fut informé et prié de nous envoyer des renforts en hommes et munitions.

La nuit tombait déjà ; il était urgent de s'installer pour pallier toute difficulté d'orientation de nos tirs ; il fallait aussi évacuer les blessés, quant aux morts nous verrions le lendemain ! Les hommes étaient fatigués, traumatisés aussi par l'âpreté de la lutte, par l'anxiété des heures de nuit... ils devaient cependant se satisfaire dans l'immédiat d'être encore vivants ! Pour le ravitaillement les vivres de réserve suffiraient.

Les gradés qui avaient échappé à la mitraille auraient beaucoup à faire pour organiser les services de garde, visiter les postes de combats, déterminer les secteurs à battre par nos feux... mais nous pouvions leur faire confiance !

La situation était préoccupante en raison de l'insuffisance de nos effectifs, réduits de plus du tiers par les pertes... Barnin était particulièrement inquiet, il avait eu 3 sous-officiers et 2 caporaux tués ! Je lui avais proposé de lui détacher l'adjudant Guivarch, mais il avait refusé cette offre en me faisant remarquer que je n'étais pas mieux pourvu que lui. C'était vrai.

Vers 20 heures nous reçûmes un renfort d'une vingtaine ■ ■ ■

■ ■ ■ d'hommes et 2 gradés, dont un sous-lieutenant indigène qui n'avait pas encore combattu ! Cet appoint n'était pas très consistant mais il faudra s'en accommoder pour le moment... d'ailleurs l'incorporation d'unités peu aguerries s'avérait délicate en pleine nuit ; les contacts humains essentiels en pareil cas ne pouvant pas s'établir dans l'obscurité.

Nous avons lancé plusieurs patrouilles en avant de nos lignes avec mission de prendre le contact avec les premières positions ennemies. Nos hommes occupaient des trous individuels qui constituaient le meilleur abri, ils essayaient de s'y camoufler le plus possible.

On entendait par ci par là des coups de feu isolés, des tirs de grenades, provoqués certainement par la nervosité de nos jeunes soldats ou par celle des Boches ! L'artillerie ennemie s'était tue. Mon poste de commandement (si l'on peut l'appeler ainsi) était derrière une pierre tombale intacte ; chacun de mes gradés pouvait m'y contacter, s'il était nécessaire.

La nuit était avancée, bientôt 23 heures ! Tout était à peu près calme. Nos patrouilles qui étaient toujours en maraude ne nous avaient transmis aucun message, soit par porteur, soit par fusée... C'était bon signe et je m'en réjouissais, quand un obus qui explosa sur notre position ne me laissa aucun doute sur ce que préparaient les Boches... Il s'agissait, sans erreur possible, d'un obus à gaz lancé pour un réglage, qui provoqua chez nous l'alerte aux gaz, sans qu'il fut nécessaire de la transmettre aux hommes.

Chacun avait certainement déjà mis son masque dont les gradés avaient pour consigne de vérifier la bonne adhérence sur les joues et en dessous du menton. Les patrouilles rentrèrent précipitamment, elles n'étaient plus utiles car il était évident que l'ennemi ne déclencherait pas une attaque dans un secteur hypérite.

Tapis dans leurs trous, les hommes maintes fois avertis du danger terrifiant qu'ils couraient sous une attaque aux gaz asphyxiants garderaient leur masque, même avec la sensation d'étouffer, mais si le bombardement durait trop longtemps, il était à craindre que certains l'ôteraient tant les nerfs résistaient mal à cette impression d'étouffement.

Je décidai donc d'aller visiter mes sections pour m'assurer que les masques étaient bien mis, reconforter les hommes par une petite tape sur l'épaule, il était exclu de pouvoir parler et se faire entendre. Mon ordonnance m'accompagnait. Les obus de 105 à gaz tombaient dru. Nous étions dans une nappe épaisse, aveuglés par la buée qui recouvrait le mica de nos masques, protégeant les yeux... Je me déplaçais difficilement dans cette atmosphère de mort, c'est dans des moments semblables qu'il est dur d'accomplir son devoir d'officier !!! Il apparaissait évident que ces obus de 105 nous causaient de grosses pertes que je ne pouvais pas évaluer dans cette opacité meurtrière !

(SUITE P. 16) ■ ■ ■

Fragilités d'un témoignage tardif

DECRYPTAGE

■■■■ (SUITE DE LA P. 13) « Le bataillon Deranque du 8^e tirailleurs concourt à l'opération (...) deux compagnies d'infanterie, renforcées chacune d'une section de mitrailleuses chargées de l'opération proprement dite (...) exécutent le mouvement (...) en liaison intime avec le bataillon Bisserier du 4^e mixte. (...) Le 18 août à 18 heures l'attaque d'infanterie était déclenchée. (...) Après de vifs engagements au fusil, au FM, voire à la grenade, la montagne des Rosettes était enlevée à 20 heures environ. » Les pertes s'élevèrent à « 138

tués, blessés, intoxiqués, disparus, dont 4 officiers », précise le JMO. Au chapitre « La bataille de Noyon, août-septembre 1918 », l'historique du 8^e régiment de tirailleurs¹⁰ rapporte une version semblable : il mentionne « une attaque à objectifs limités en liaison avec le 4^e mixte à droite », (...) en vue d'une offensive ultérieure (...) [pour] s'assurer la possession du mont des Rosettes où l'ennemi à des observatoires précieux ». L'attaque est lancée à 18 heures, et dans la nuit les Allemands ripostent « par une violente contre-préparation à forte proportion d'obus à hypérite (...) ». Enfin, l'historique régimentaire déplore des pertes « cruelles » et cite « parmi les morts glorieux le capitaine Meynadier (...) ainsi que les sous-lieutenants Ducret, Azzopardi, Barnouin. »

Une opération à objectif limité qui, en prélude à une offensive ultérieure, vise à déloger les Allemands d'une position avantageuse, des combattants à l'épreuve des gaz asphyxiants, des pertes importantes, un sous-lieutenant tué répondant au patronyme d'Azzopardi... Tous ces éléments, qui résultent des sources militaires autorisent un rapprochement avec les faits décrits par Henri Tedeschi. Il reste que ces deux récits, l'un émanant de sources officielles, l'autre fruit de souvenirs personnels sont inconciliables sur un point essentiel : n'ayant ni la même temporalité ni la même géographie, ils n'offrent pas le même dénouement. Tedeschi rapporte dans ce « Coup de main au Chemin des Dames » un insuccès, prélude à l'échec de la grande offensive du printemps 1917 qui semble condamner les combattants à replonger dans une interminable guerre de position. Au contraire, la narration militaire de l'opération d'août 1918 fait cas d'une réussite - certes au prix de pertes « cruelles » - qui s'inscrit dans le cadre d'un retour à la guerre de mouvement.

La confrontation des deux récits rappelle la vulnérabilité au temps du témoignage humain considéré comme source d'histoire, et l'incidence des enjeux de mémoire collective et des représentations sur les souvenirs personnels d'autant plus forte qu'ils sont lointains.

Damien BECQUART

¹⁰ Historique du 8^e régiment de marche de tirailleurs, 2^e, 4^e et 5^e bataillons, campagne 1914-1918, Bizerte, 72 p., p.60-64 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6230625d/f62.image>

Vers 5 heures du matin, alors que je me dirigeais tant bien que mal vers le PC de mon camarade Barnin, je rencontrai son ordonnance qui s'était mis à ma recherche ! Je le suivis le cœur déjà meurtri car je savais que quelque chose de grave avait dû se passer ! Mon pauvre ami était, en effet, grièvement blessé par un éclat d'obus ; ses intestins étaient à découvert et il mourut, pendant que je m'efforçais de lui faire un pansement, sous le masque aveuglé par la buée, dans ce nuage de fin du monde ! Il n'avait pas pu dire un seul mot, j'avais simplement senti sa main se crispier sous la mienne, sans doute pour me rappeler par ce geste de mourant, l'engagement réciproque que nous avions pris et que je devais tenir...

Henri Désiré Tedeschi rédige ses souvenirs de guerre fin 1971 début 1972. Coll. Gilles, Nancy, Joëlle et Sophie Guatelli

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 15)

J'étais effondré ; écorché de tout, des hommes, de moi-même et de Dieu surtout dans lequel mon pauvre copain avait mis tant de confiance. Cela m'avait amené à faire une rétrospective sur moi-même et c'est ainsi que je fus contraint de constater que j'avais le triste privilège d'être protégé par ma mécréance ! Dans des moments pareils on arrive à tout croire, même ce qui n'est qu'hérésie... car enfin... à Douaumont j'avais été le seul rescapé d'un groupe de huit soldats, tués alors qu'ils adressaient à leur Dieu une prière fervente et ici, dans ce combat meurtrier, c'est Barnin, ce croyant, qui était mort à mes côtés alors que je n'étais même pas légèrement blessé !

Comment peut-on après cela se décider à rentrer dans le giron du Maître de nos destinées ?!

Vers le milieu de la matinée le tir cessa. Les Allemands s'étaient rendu compte, avant nous, que le vent menaçait de changer de direction et qu'ils couraient le risque de se trouver bientôt dans le brouillard dans lequel ils avaient tenté de nous asphyxier.

C'est finalement la pluie qui nous tira d'embarras en le dissolvant sous ses cataractes et en purifiant le terrain que nous avions conquis. C'est sur cette position que nous attendîmes le jour H de la grande offensive...

Elle se déclencha le 16 avril 1917.

Elle fut un échec.

D'après les souvenirs
de Henri Désiré Tedeschi
(8^e régiment de marche
de tirailleurs indigènes)
écrits fin 1971, début 1972

REMERCIEMENTS A GILLES GUATELLI
ET SES SOEURS, NANCY, JOËLLE, SOPHIE
AINSI QU'À KARINE DE BACKER



Remise de décoration au 8^e régiment de marche de tirailleurs en juin 1917. Au centre, Henri Perrault qui a rejoint le 8^e RTI en octobre 1915. On trouve dans l'historique la mention d'une remise de décoration au régiment par le président de la République, le 6 novembre 1916 à Tronville : « (...) Le président de la République qui remet également la médaille militaire aux tirailleurs Perrault et Ahmed been Saad » (p. 35). Cette photographie est en ligne sur le site www.chtimiste.com, ce qui nous a permis d'en connaître l'existence.

Coll. Josiane Cado

LES DIFFÉRENTES BATAILLES DU CHEMIN DES DAMES MOBILISENT UNE VÉRITABLE « INTERNATIONALE » D'ARMÉES VENUES DE NOMBREUX POINTS DU GLOBE. DE SEPTEMBRE 1914 AUX ANNÉES DE LA RECONSTRUCTION, PASSAGE EN REVUE DE CETTE PRÉSENCE DE SOLDATS ET TRAVAILLEURS DES CINQ CONTINENTS ENTRE LES VALLÉES DE L'AISNE ET DE L'ALETTE.



Bataille du Chemin des Dames. Tirailleurs marocains dans un poste de guetteur de la tranchée de la Saale dans le secteur de Cerny. Coll. O. Calonge/adoc-photos

TOUTES NATIONS CONFONDUES

CE SONT D'ABORD des troupes britanniques qui, dès le 12 septembre 1914, intercalées entre les V^e et VI^e armées françaises, tentent de dépasser les hauteurs tenues par la III^e armée de Von Bülow (voir sur ce sujet l'exposition proposée à la Caverne du Dragon). Mais, dès la période du 17 au 21 septembre, épuisées et manquant cruellement d'artillerie lourde, elles doivent se contenter d'y creuser les toutes premières tranchées sans pouvoir avancer plus avant. L'évolution de la situation stratégique et les intérêts britanniques aidant, le corps expéditionnaire quitte le Chemin des Dames dès le début du mois d'octobre pour la région d'Ypres. Le front devenu immobile dans ce secteur, l'armée allemande bénéficie alors de tout le temps nécessaire pour s'installer solidement sur les pentes et le plateau du Chemin des Dames.

TROUPES COLONIALES

Jusqu'au printemps 1917, la région au sud de Laon essentiellement défendue par des unités françaises est considérée comme calme, même si de violentes attaques sporadiques ont lieu en 1915 et 1916 pour tenter d'améliorer des positions locales. La situation face aux Allemands n'est certes guère confortable mais les troupes françaises ont su tant bien que mal aménager le terrain pour faire face

à un adversaire avantaagé par sa maîtrise des hauteurs. Les choses vont basculer avec le projet d'offensive commandée par le général Nivelle. Les pertes enregistrées au cours de trois longues années de conflit obligent les Français à recourir aux troupes coloniales venues de toutes les parties de l'Empire. Dès le 5 avril 1917, le 21^e bataillon de tirailleurs indochinois est employé à l'arrière-front pour aider à la réfection des routes ou à la garde des terrains d'aviation. Dans une note préparatoire à l'offensive de 1917, Nivelle recommande que « le nombre d'unités noires mises à ma disposition soit aussi élevé que possible [tant] pour donner de la puissance à notre effectif [que pour permettre d'épargner dans la mesure du possible du sang français] ». Mais l'emploi des troupes noires s'avère catastrophique du fait des conditions climatiques. Il donne lieu à de violentes polémiques entre les autorités civiles et militaires françaises² et contribue, au moins en partie, au départ contraint du commandant en chef.

PREMIERS MORTS AMÉRICAINS

Redevenu secteur calme au lendemain de la bataille de la Malmaison (fin octobre 1917), le Chemin des Dames accueille à nouveau des troupes étrangères. Dans la nuit du 7 au 8 février 1918, montent pour la première fois

sur le plateau des éléments de la 26^e division d'infanterie US dans le secteur de Chavignon et Pargny-Filain occupé jusque là par la 21^e DI française. C'est là que la nation américaine compte ses premiers morts. L'intégration progressive d'éléments américains dans les unités françaises se révèle délicate. Le manque d'expérience des Sammies dans la guerre de position préoccupe le commandement français et entraîne la relève de la division américaine dès la fin avril 1918. A l'évidence, c'est le comportement inexpérimenté de ces jeunes recrues qui inspire à Pétain sa « Note sur l'instruction des unités d'infanterie américaine rattachées aux unités françaises » en date du 1^{er} mai 1918³. Il constate dans ses observations destinées aux instructeurs français que « le rêve américain était d'opérer en terrain libre » et que « le soldat américain était dressé dans le culte du fusil et de la baïonnette », négligeant entre autres la valeur des armes automatiques et le maniement de la pelle individuelle. La teneur de cette note souligne combien l'engagement de troupes étrangères amalgamées aux unités françaises peut s'avérer complexe et entraîner parfois quelques frictions au niveau du commandement allié...

(SUITE P. 18) ■ ■ ■

¹ S.H.D. 16 N 85 (les passages entre crochets ont été rayés par leur auteur).

² Jean-François Jagielski et Denis Rolland, « En terminant avec l'affaire du Chemin des Dames ? La commission Brugère (1917-1927) », *Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, tome LV, 2010, pp. 461-484.

³ Les Armées françaises dans la Grande Guerre, tome VII, annexes, 1^{er} vol., 1923.



Bataille du Chemin des Dames.
Tirailleurs africains
cantonnés dans les
grottes de Paissy.
Coll. O. Calonge/
adoc-photos

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 17)

RETOUR DES BRITANNIQUES

Secteur calme et propice au repos des troupes éprouvées, le Chemin des Dames voit également le retour des Britanniques au printemps 1918. Suite à son récent et brutal engagement en Picardie et dans les Flandres, le 9^e corps d'armée britannique est envoyé dans ce secteur pour se reposer et se reconstituer. Il est formé de jeunes recrues qui ne peuvent aux côtés des troupes françaises endiguer la vague d'assaut allemande qui déferle le 27 mai sur le Chemin des Dames⁴.

La fatigue des Britanniques et le manque de discernement des Français conduit à l'une des plus spectaculaires avancées allemandes de la guerre.

ITALIENS ET ÉCOSSAIS

Finalement, ce sont les efforts conjugués des Français, Britanniques, Italiens et indi-

rectement des Américains qui permettent la reconquête de cet espace demeuré en partie aux mains des Allemands depuis septembre 1914. En septembre 1918, le 2^e corps d'armée italien (général Albricci) est intégré à la 5^e Armée française. Il s'illustre dès le 30 en participant à la reconquête de Soupir, Chavonne et prend pied sur le plateau avec la prise de Cerny, le 11 octobre au matin. La reconquête est lente et particulièrement coûteuse en vies humaines comme le rappelle la dédicace qu'ont inscrit les Français, le 10 août 1918, sur le monument dédié à la mémoire des soldats écossais qui reposent à Buzancy (« Ici fleurira toujours le glorieux chardon d'Écosse parmi les roses de France ») ou les 593 tombes du cimetière italien de Soupir.

TRAVAILLEURS COLONIAUX CHINOIS

Au lendemain de la guerre, une présence étrangère demeure sur le plateau reconquis

Travailleurs chinois
employés après guerre
au désobusage des
champs de bataille
dans la région du
Chemin des Dames.
Coll. Benoît Le Roux

A droite en bas : 1921,
Chemin des Dames,
cimetière de Soupir. Inauguration d'un monument
offert par les dames
italiennes aux soldats
italiens tombés en France.
Agence Meurisse - BNF
Gallica

et dans les communes de la région. Les travailleurs chinois qui, jusque là, avaient été employés dans les industries d'armement ou pour le soutien logistique du front sont dirigés vers le Chemin des Dames pour y assurer le déblaiement et la remise en état des terres agricoles. Cette main d'œuvre concurrente, mal comprise et mal perçue par la population autochtone, désormais encombrante, chacun cherche à s'en débarrasser⁵. Une œuvre de fiction comme *Le Réveil des morts* de Roland Dorgelès témoigne de la permanence et de la prégnance d'un discours xénophobe envers ces travailleurs coloniaux venus terminer leur contrat de travail dans les « pays aplatis ». Jamais dans cet ouvrage le moindre regard empreint d'un peu de sollicitude pour ces hommes qui exhument des milliers de corps en décomposition ou remettent en ■ ■ ■

1914, tirailleurs algériens
venant au ravitaillement en
gare de Vierzy. Agence Rol -
BNF Gallica



■ ■ ■ état – à leurs risques et périls - le champ de bataille dévasté du Chemin des Dames. Cyniques, sournois, indisciplinés, paresseux, joueurs, lubriques et pilleurs de cadavres émérites... « *les Chinois étaient devenus les maîtres de la contrée (...) et excepté les commerçants qui vivaient d'eux, tout le monde les regardait comme un fléau* ⁶. » Ils sont désormais à classer dans la catégorie des indésirables qui, insidieusement, seraient parvenus à prendre la place de l'ancien occupant allemand. Argument qui légitime le souhait de les voir repartir chez eux, au plus vite.

CIMETIERE DANOIS

Une plaque commémorative située dans le cimetière danois de Braine rend hommage aux morts qui y reposent et qui « furent contraints de servir avec des milliers de compatriotes dans l'armée allemande où ils ont rempli leur dur devoir et sacrifié leur vie pour une cause qui n'était pas la leur. »

Si cette épitaphe ne peut tout à fait s'appliquer à l'ensemble des combattants du Chemin des Dames, elle souligne l'implication réelle des soldats de toutes nations pour ten-

ter de libérer ou, au contraire, défendre ce plateau marqué par les combats de la Grande Guerre.

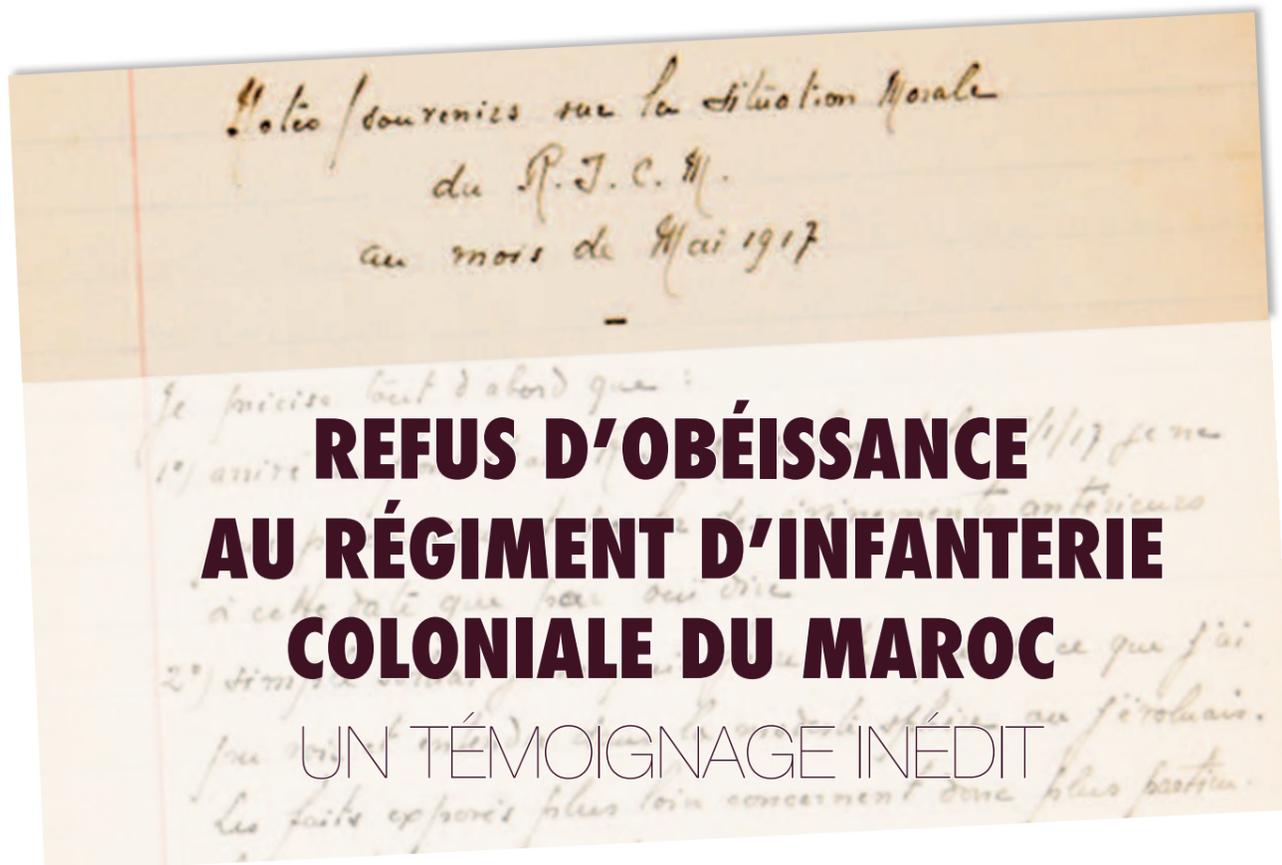
Jean-François JAGIELSKI

⁴ Gil Alcaix, 1918. *Du Chemin des Dames à la Marne*, Ysec, 2012.

⁵ J.-F. Jagielski, « Entre gratitude forcée, rejet et coercition : les travailleurs coloniaux de la Grande Guerre » in *Matériaux pour l'histoire de notre temps* n° 91, 2008, p. 84-89.

⁶ Albin Michel, 1923, p. 49-50.





REFUS D'OBÉISSANCE AU RÉGIMENT D'INFANTRIE COLONIALE DU MAROC

UN TÉMOIGNAGE INÉDIT

20

L'OFFENSIVE DU 16 AVRIL ET LA CRISE DU PRINTEMPS 1917 VUES PAR UN ANCIEN COMBATTANT QUI, VINGT ANS APRÈS LES ÉVÉNEMENTS, SE FAIT HISTORIEN. UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL.

C'EST À UN PETIT CAHIER D'ÉCOLIER d'une quarantaine de pages qu'Henri Brandela a confié ses souvenirs d'ancien combattant au Régiment d'infanterie coloniale du Maroc (R.I.C.M.). Pour l'essentiel, il s'agit d'un récit de la bataille de la Malmaison d'octobre 1917 qu'il destinait à ses enfants et qu'il avait rédigé, à une date non précisée, pour compléter le livre de Gaston Gras paru en 1934, *Malmaison 23 octobre 1917*. Ce texte principal est précédé par un autre plus court, daté de mai-juillet 1938, et intitulé « Notes et réflexions sur la situation morale du R.I.C.M. au mois de mai 1917 ». Celui qui est alors directeur d'une agence de la Banque d'Indochine à Vinh, à 300 kilomètres de Hanoï, se livre en dix pages à une véritable analyse historique de ce qu'il appelle de « malheureux incidents ». Que s'est-il passé au R.I.C.M. ? Pas de manifestations avec drapeau rouge et chant de

L'Internationale ! Quelques murmures seulement (« on en a marre », mais aussi « assassins ! ») et surtout, Henri Brandela s'en félicite, « pas de défaillances en ligne ». Il y a eu pourtant ce qu'il se résout à appeler des « désertions » mais qui étaient en réalité, explique-t-il, la prise d'office de permissions auxquelles les hommes avaient droit. Dans ses « notes », Henri Brandela fait plus que compléter le rapport du colonel Régnier qu'avait publié Guy Pedroncini dès 1968 (voir p. 25). Il décrit très précisément le « bouillon de culture », pour reprendre une expression de Marc Bloch, dans lequel naissent les « mutineries du printemps 1917 » : les immenses espoirs déçus par l'échec de l'offensive Nivelle, les attaques mal préparées, les sacrifices inutilement consentis, la cristallisation du mécontentement autour de la question des permissions, « ces quelques jours de paradis après l'enfer du front ». Tout en répétant, et à trois reprises, qu'il ne les a pas lui-même entendues, il rapporte les « paroles malheureuses » qui ont suffi selon lui à faire basculer ses camarades dans la désobéissance. Il cherche avant tout à comprendre. Mais en accumulant les éléments de compréhension, il accuse les chefs qui ont failli et il excuse les hommes qui ont désobéi.

Présentation et notes : **Guy MARIVAL**

Transcription du manuscrit : **Isabelle BRANDELA et Guy MARIVAL**

Remerciements à Isabelle Brandela pour avoir accepté de communiquer les archives familiales relatives à son grand-père, et à M. Xavier Brandela pour les précisions qu'il a apportées sur son père et sur la famille Brandela.

NOTA : les intertitres sont ceux du texte original.

Henri Brandela. Non datée. Coll. famille Brandela



Notes/souvenirs sur la situation morale du R.I.C.M. au mois de mai 1917

ff JE PRÉCISE TOUT D'ABORD QUE :

- Arrivé au front et au R.I.C.M. seulement le 8/1/1917, je ne puis par conséquent parler des événements antérieurs à cette date que par ouï-dire.

- Simple soldat je ne puis faire état que de ce que j'ai pu voir et entendre dans la modeste sphère où j'évoluais. Les faits exposés plus loin concernent le 1^{er} Bataillon¹ et même la 1^{ère} C^{ie} qui était mon unité.

- Je n'ai pas entendu moi-même les paroles que je mettrai tout à l'heure dans la bouche du Colonel de Bailleul et dans celle du Général Guyot de Salins². Elles n'ont peut-être jamais été prononcées. Je ne puis rien affirmer. Cependant à l'époque envisagée elles ont été reportées et colportées dans la troupe qui les a admises comme véridiques.

- Ces lignes ont été écrites 21 ans après les événements, ma mémoire peut être en défaut.

LA TROUPE

Le R.I.C.M. avait passé la plus grande partie de 1916 autour de Verdun. En dehors de la sanglante raclée de Vaux où le Régiment monté à l'effectif de 3000 environ était descendu à 700 sans autre résultat que de faire atteindre les fossés du fort par la Compagnie Dorey où elle n'avait pu se maintenir³, le R.I.C.M. avait par la suite obtenu de très brillants succès à Fleury-sous-Douaumont (août), à Douaumont (octobre), à Louvemont/côte du Poivre (décembre).

(SUITE P. 22) ■ ■ ■

NOTES

¹ Le R.I.C.M. comprend trois bataillons, le 1^{er}, le 4^e et le 8^e.

² Joseph Marie Guyot d'Asnières de Salins (1857-1936), général de brigade (38^e brigade) puis général de division à partir de mai 1917. Il est aussi l'un des fondateurs du scoutisme en France et il a présidé la Fédération des Scouts de France de 1922 à sa mort.

³ Note de l'auteur en bas de page : « On m'a dit que lorsqu'elle avait rejoint Verdun après la relève, elle ne comptait plus que 19 hommes. »

Henri Brandela : un Français d'Indochine

Né à Portets (Gironde) le 20 août 1894, Henri Brandela est le quatrième garçon d'une famille tentée par l'aventure coloniale. En 1897, la mère et les enfants rejoignent à Haïphong (Tonkin) le père qui est depuis l'année précédente le fondé de pouvoir d'une société gérant un domaine de 1000 hectares. Après la mort de son père en 1907, Henri achève ses études primaires supérieures, puis il entre à 17 ans comme simple employé à la Banque d'Indochine. En 1914, il est mobilisé, d'abord en Indochine au 10^e Régiment d'infanterie coloniale. Fin 1916, il est envoyé en France sur le front et passe au R.I.C.M. Après sa démobilisation, il retrouve la Banque d'Indochine où il occupera une série de postes en Asie du Sud-Est, puis après la Seconde Guerre mondiale, à Djibouti et enfin à Bordeaux. Il est décédé le 2 décembre 1974 à Périgueux.

21

Le régiment d'infanterie coloniale du Maroc

Contrairement à ce que son nom pourrait laisser penser, le R.I.C.M. n'est pas constitué de soldats originaires du Maroc, protectorat français d'Afrique du Nord depuis 1912. Le régiment a cependant été créé au Maroc en août 1914 à partir de bataillons issus des troupes coloniales qui se trouvaient sur place. En 1917, il ne reste qu'une centaine de « coloniaux » du Maroc et le recrutement est essentiellement métropolitain, majoritairement fourni par les départements du Sud-ouest.

Le R.I.C.M. a débarqué à Sète le 17 août 1914. Il est d'abord engagé dans l'Est de la France et il a participé à la reprise du fort de Douaumont en octobre 1916. En janvier 1917, il est rattaché à la 6^e armée du général Mangin en vue de la grande offensive que doit lancer Nivelle. En octobre 1917, il prend part à la bataille de la Malmaison comme le rappelle un monument élevé en 1934 en bordure de la RD 18 CD (Chemin des Dames). Décoré de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire et de la Croix de guerre avec 10 palmes, le R.I.C.M. est à l'issue de la guerre le régiment le plus décoré de l'armée française.

Groupe du RICM. Non datée. Coll. famille Brandela



■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 21)

La troupe était fière de ses succès, sûre d'elle-même et de ses officiers. Elle connaissait cependant exactement le prix (tués, blessés, disparus) auquel ces vaillants résultats avaient été obtenus, les privations, les souffrances morales et physiques qu'ils représentaient. C'était la guerre et par conséquent la règle du jeu. Celle-ci n'était pas précisément gaie, mais il n'y avait qu'à s'incliner.

Les soldats trouvaient à tous ces sacrifices une compensation très appréciée dans le fait qu'après les attaques précitées, les tours de permissions avaient été largement et rapidement épuisés.

C'est ainsi qu'en gros une moitié du Régiment avait été en permission dans les premiers jours de novembre, l'autre dans la deuxième quinzaine de décembre.

LE CHEF

Le Colonel Régnier, très apprécié de ses hommes, avait quitté le commandement du R.I.C.M. pour prendre celui de la 4^e Brigade Marocaine (R.I.C.M. et 4^e Mixte⁴). Il avait été remplacé par le Colonel de Bailleul qui arrivait avec la réputation d'avoir fait jusque-là, la presque totalité de la guerre dans les états-majors. Il venait, paraît-il, faire son temps de commandement dans les corps de troupe. Je crois que la troupe – à tort ou à raison – a toujours manqué de sympathie pour les officiers d'Etat-major. En tout état de cause, le R.I.C.M. attendait son Colonel à l'œuvre et pour l'instant ne l'acceptait, si je puis m'exprimer ainsi, que « sous bénéfice d'inventaire ».

LES CIRCONSTANCES

L'offensive d'avril était préparée depuis de longs mois. Elle était annoncée chez nous comme un coup dur, très dur même, mais qui devait déterminer la guerre. Pendant

quelque temps dans les bois de la région d'Arcis-le-Ponsart, le Régiment avait été occupé à faire des fascines destinées à la réparation hâtive des routes défoncées que nous devions trouver derrière les lignes ennemies. En même temps, il nous avait été recommandé de nous tailler des cannes pour nous aider dans notre marche. Ces cannes, empaquetées et ficelées, étaient en attendant, portées par les voitures des compagnies de mitrailleuses. Depuis le 16 janvier, par des déplacements pédestres presque quotidiens, notre division était entraînée pour la poursuite. C'est ainsi que nous étions venus de la Meuse dans la Seine-et-Marne et que nous avions fait plusieurs fois le trajet Bussières/Villaret (entre Meaux et la Ferté-sous-Jouarre) et la région de Fismes dans l'Aisne [sic pour la Marne].

Au jour J, notre division, la 38^e, devait marcher derrière la division Marchand chargée d'enlever les premières lignes. Ce premier objectif atteint, la 38^e devait relever la division d'attaque, continuer la progression et dépasser Laon de 10 kilomètres.

Le 16 avril au matin, de très bonne heure, la 38^e Division se déployait sur le plateau de Pargnan. Il faisait à peine jour. Immédiatement derrière nous, des batteries de 75 attelaient et se déplaçaient vers l'avant. La Division avançait lentement sur ce plateau, nettement aux vues de l'ennemi, sans être autrement gênée que par de très rares marmites.

A son rang dans la manœuvre, mon bataillon traversa tout le plateau, descendit le ravin de Paissy, remonta la contre-pente et s'arrêta à la crête. Il devait être 9 heures du matin. Nous devions rester sur place toute la journée, la nuit (sous la neige)⁵ et la journée du lendemain 17. On nous fit passer la nuit suivante pas loin de là, aux ■ ■ ■

Un transport du régiment. Non datée. Coll. famille Brandela



■ ■ ■ creutes marocaines et le 18 au soir, nous montions en ligne, sur notre droite, en face d'Ailles, en empruntant le boyau de Montauban de sinistre mémoire.

Montée exténuante dans des boyaux que le dégel avait remplis d'une boue liquide et tenace. Nous n'étions en ligne qu'aux toutes dernières heures de la nuit. Les tranchées étaient inexistantes. Nous devions les créer. La 1^{ère} Compagnie passa ainsi 4 jours et 4 nuits sans tirer un coup de fusil (un court combat à la grenade eut lieu dans une section pour refouler une infiltration ennemie). Placés à environ 30 mètres des Boches, le jour nous restions terrés dans des trous d'obus que la nuit nous réunissions par des tranchées⁶. Comme ravitaillement nous avions 2 biscuits, une demi-boîte de singe⁷, 25 centilitres d'eau par 24 heures et par homme.

Nous n'avions pas notre régiment d'artillerie divisionnaire derrière nous. Le Régiment de 75 qui nous appuyait n'avait pas envoyé de liaison en ligne. Comme indiqué plus haut nous étions très près de l'ennemi (20 à 30 m). Lorsque le barrage se déclenchait, même en dehors de nos demandes, l'artillerie tirait trop court et ses obus nous tombaient dessus. Les rafales de 75 sont littéralement terrifiantes. Au surplus, il est profondément démoralisant d'être massacré par l'artillerie amie. J'ai entendu début mai, de la bouche même de notre commandant de Compagnie, le Capitaine Vallée, que la moitié des pertes de notre unité, à cette époque, avaient été causées par le 75. Officiers et hommes de troupe étaient exaspérés.

Périodiquement le Capitaine Vallée allait violemment protester au P.C. du Bataillon contre le tir trop court de l'artillerie et exiger l'envoi d'observateurs. Ceux-ci n'arrivèrent que le soir de la relève et furent bien obligés de constater le mauvais réglage du tir.

Durant notre séjour en ligne, nous avons entendu les plaintes et les râles des blessés de l'attaque restés entre les lignes. Certains, au prix de courageux efforts, purent être relevés. Pour d'autres, ce fut impossible et, si nous ne les avons pas vus mourir, nous les avons entendus.

Relevés, nous avons été envoyés au repos dans des creutes creusées près de Vassogne, puis à celles de Champagne. Un des derniers jours d'avril, je ne me souviens plus lequel, vers 9 heures du matin, le 1^{er} Bataillon du R.I.C.M. était alerté pour monter immédiatement en ligne. Un bataillon du 8^e tirailleurs s'était fait prendre au petit jour la ferme Hurtebise (ou tout du moins ses débris). Le Bataillon de réserve du 4^e Zouaves (Bataillon de Clermont-Tonnerre) contre-attaquait et nous devions prendre sa place en réserve. Déménagement en vitesse, traversée de la Vallée-Foulon et du village d'Oulches sous un formidable tir de barrage allemand (105 et 210), arrivée devant les abris qui nous étaient destinés pour les trouver pleins de gens qui ne voulaient pas en sortir, bien entendu. Ronde infernale dans les boyaux sous le marmitage pour dénicher des abris introuvables. Les pertes furent sensibles. La contre-attaque terminée, nous montâmes, toujours en plein jour, prendre un secteur à peu près organisé à gauche d'Hurtebise. Nous avons gardé ce coin pendant 48 heures au régime ordinaire du Chemin des Dames de cette époque.

Relevés à nouveau, nous étions venus nous reposer dans les creutes de la région de la ferme de Cuissy-Geny. A ce moment, nous avons été accablés d'ordres et de contre-ordres ainsi que de matériel et de munitions en quantités inimaginables, c'était de l'ordre de 50 grenades ou V.B.⁸ par homme, trois outils, dont deux de parc, tout

(SUITE P. 24) ■ ■ ■

NOTES

⁶ Ici, une phrase a été rayée dans le manuscrit : « Nous entendions gémir et râler les blessés de l'attaque qu'il nous était le plus souvent impossible de secourir et de relever. » On la retrouve dans le texte quelques lignes plus loin, légèrement modifiée.

⁷ Mot de l'argot des poilus qui désigne la viande en conserve, généralement du bœuf.

⁸ Pour Vivin et Bessières, noms des inventeurs d'une grenade qui pouvait être tirée par le fusil Lebel grâce à un tromblon adaptable. Poids d'une grenade V. B. : 475 g.

NOTES

⁴ Le 4^e régiment mixte de zouaves et de tirailleurs.

⁵ Souligné dans le manuscrit.



Groupe du RICM. Non datée. Coll. famille Brandela



Henri Brandela, à droite, avec son frère aîné Daniel. Tous deux servent dans le même régiment. Coll. famille Brandela

24

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 23)

à l'avenant. Bien entendu, ces distributions provoquaient des récriminations sans nombre et énervèrent les hommes qui sentaient la pagaille dans l'organisation.

Le 5 mai à midi, par une journée radieuse, le 1^{er} Bataillon montait en ligne. Nous devions une fois de plus traverser la Vallée-Foulon et Oulches. Ceux qui ont connu ces coins-là à cette époque se rendront compte des réactions de la troupe appelée à y circuler par une luminosité parfaite avec toutes les saucisses allemandes en l'air. Les termes « d'assassins » étaient ceux les plus bénins à l'adresse du Haut Commandement.

Grâce à Dieu ! la traversée des points dangereux se fit sans trop de casse. Nous montions pour être en réserve. Aussi vers 4 heures ½ de l'après-midi, le Capitaine Vallée cherchait-il dans le haut de la Vallée-Foulon, des abris pour sa Compagnie. A 4 h 35, un coureur arrivait annoncer au Capitaine que le bataillon attaquait à 5 heures à 4 kilomètres de là, par les boyaux à droite du Monument⁹. Ce fut une galopade effrénée dans les tranchées. A 5 heures moins 5, nous étions dans la parallèle de départ. Le temps de mettre sac à terre, baïonnette au canon, d'entendre notre excellent capitaine nous dire « En avant ! » en montant sur le parapet, et toute la Compagnie se trouvait déployée sur le billard¹⁰. Tout le monde ignorait ce qu'il y avait à faire. J'ai entendu plus tard le capitaine Vallée dire qu'avec de vagues et de très rapides instructions, on lui avait marqué sur son plan directeur, la direction approximative de l'ennemi.

Pour moi, dont c'était la première attaque, j'étais bien embarrassé. J'étais à côté d'un nommé Lescat (pêcheur à La Teste de Buch). Je lui demandais où il allait. « Moi, me répondit-il, je suis pourvoyeur de Baradat (fusil-mi-

trailleur), je suis Baradat ». Je pris le parti de m'aligner sur le reste de la compagnie et de suivre le mouvement en m'efforçant de rappeler mon frère aîné¹¹ qui galopait 20 m en avant de moi en enfant perdu. Nous arrivâmes ainsi sur l'objectif. En fait de tranchées, il n'y avait guère que des trous d'obus.

Nous n'avions pas été trop malmenés. Nous avons bénéficié de la surprise. Mais il n'en avait pas été de même du reste du Bataillon. Probablement prévenu plus tardivement que nous, il se trouvait encore entassé dans les boyaux à l'heure H. Il eut à encaisser tout le barrage et ce fut effroyable. Notamment un dépôt de grenades, près du P.C. de Bataillon, fit explosion, anéantissant presque une section de la 2^e (ou 3^e ?) compagnie et une bonne partie de la liaison.

La nuit se passa à commencer l'organisation du secteur. Point de ravitaillement. Les sacs que nous avons laissés pour attaquer avaient été pillés par ces excellents biffins du 19^e [régiment d'infanterie] qui, nous expliquèrent-ils lorsque nous revînmes plus tard chercher notre bien, étaient persuadés que nous ne reviendrions pas de cette aventure. J'ajouterai que ces braves biffins¹² qui auraient dû soutenir notre attaque étaient restés dans leurs trous. A vrai dire, ils avaient quelques excuses. Ils avaient déjà remis cela cinq fois dans la journée et ils n'avaient pas eu le courage de remonter sur le billard une sixième fois. Néanmoins, je crois bien qu'il y eut à ce sujet une sérieuse engueulade entre nos officiers et les leurs.

Au petit jour, nous vîmes des travailleurs regagner, dernière nous, nos lignes. C'étaient en réalité des Allemands déguisés. J'ai pensé depuis qu'ils étaient sortis par une des nombreuses ouvertures de la Creute du Dra-

NOTES

⁹ Le Monument de la bataille de Craonne de 1814, ou du moins ce qu'il en restait...

¹⁰ Mot de l'argot des poilus pour désigner « l'espace libre entre les tranchées adverses » (selon A. Dauzat, *L'argot de la guerre*, 1918).

¹¹ Daniel, l'aîné des quatre frères Brandela, est né à Bordeaux le 16 septembre 1886.

¹² Soldats de l'infanterie par opposition aux « marsouins » (troupes de l'infanterie de marine) du R.I.C.M.

25

L'analyse du chef de corps : « La question des permissions prime tout »

Secret. Régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Compte rendu du 4 juin 1917.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'il manquait ce matin au départ des cantonnements de Paars, Saint-Thibaut et Mont-Notre-Dame, un certain nombre d'hommes des trois bataillons : 22 au 1^{er} dont 19 à une seule compagnie, 10 au 4^e, 12 dont un sergent au 8^e. Un certain nombre de ces hommes ont dû s'enivrer hier soir et quelques-uns rentreront cette nuit, mais il est à craindre que la plupart d'entre eux ne rentrent qu'après avoir pris la permission à laquelle ils disent avoir droit tous les 4 mois. Les hommes du régiment n'ont pas mauvais esprit mais, ainsi que je vous en ai rendu compte à maintes reprises, ils veulent partir en permission tous les 4 mois. Or, les hommes partant actuellement en permission sont rentrés le 7 janvier ; 529 hommes sont rentrés entre le 7 et le 15 janvier. Il m'est impossible d'envoyer ces 529 hommes en permission. Le régiment ne devrait avoir que 5% de permissionnaires à la veille de sa rentrée en ligne : or j'ai cru, pour éviter des incidents graves, pouvoir aller jusqu'à 16% ; le remède est encore insuffisant. A moins d'ordres contraires de votre part, et dans l'intérêt général, je continuerai, quoi qu'aux tranchées, à envoyer 16% d'hommes en permission ; mais il est évident que l'émotion ne cessera au R.I.C.M. que lorsque tous les hommes n'ayant pas eu de permission depuis plus de 4 mois auront été envoyés en permission de détente.

Il serait d'ailleurs à souhaiter que les hommes apprirent bientôt que les actes d'indiscipline très graves commis récemment, qui sont maintenant connus de tous, ont été réprimés rapidement et avec la dernière sévérité. »

Rapport transmis au général de Salins commandant la 38^e DI avec ces précisions :

« Je suis resté pendant un certain temps au cantonnement du régiment. J'ai causé avec un certain nombre d'hommes. L'esprit est bon, mais la question des permissions prime tout. Je pense qu'on arrivera sous peu à satisfaire tout le monde. . . »

Le 4 juin, le Colonel commandant la 4^e Brigade, Régier.

DOCUMENT PUBLIÉ PAR GUY PEDRONCINI, SANS INDICATION PRÉCISE DE SOURCE, DANS 1917 : LES MUTINERIES DANS L'ARMÉE FRANÇAISE, COLLECTION ARCHIVES (n°35), JULIARD, 1968, P. 209-210.

NOTES

¹³ En Indochine. Né à Dax en 1890, André Lataste était aussi un « Tonkinois » comme Henri Brandela. Passé sous-lieutenant, il a été tué à la Bataille de la Malmaison le 23 octobre 1917.

¹⁴ Etienne Garat, né le 14 février 1897 à Ondres (Landes). Tué à Hurtebise le 7 mai 1917 (source : Mémoire des hommes).

gon qu'ils occupaient sous nos pieds. Un très violent combat à la grenade s'engagea avec les 2^e et 3^e compagnies. Notre camarade André Lataste, sergent mitrailleur (commis des services civils)¹³, dégagna brillamment ses pièces et contribua puissamment à l'arrêt des Fritz. Le combat dura au moins 20 minutes. Notre compagnie, en flèche, en fut spectatrice sans pouvoir intervenir. Nous devions garder notre semblant de tranchée et la position que nous occupions. Il ne pouvait être question de tirer dans cette mêlée où nous aurions atteint amis comme ennemis. L'attaque repoussée, nous reprîmes, toujours sans ravitaillement en vivres et en eau, le creusement des tranchées. La compagnie s'y fit grignoter. Nous étions dans des trous d'obus qu'il fallait, coûte que coûte, approfondir et réunir entre eux au plus tôt. Au cours de ces travaux, dès que l'ennemi voyait apparaître une tête, il la mitraillait. Ainsi périt le petit Garat (classe 16 ou 17)¹⁴. Un des premiers sur le tour de permission, il avait soigneusement cousu dans un petit paquet une dizaine de biscuits qu'il voulait rapporter à sa petite sœur âgée d'une dizaine d'années. La boîte crânienne ouverte, il mit 20 minutes à mourir.

Le bataillon fut relevé dans la nuit. J'ai entendu dire qu'il n'avait plus 200 fusils en ligne le 6 au soir. Depuis, j'ai connu le chiffre des pertes du bataillon pour ces trois courts séjours aux tranchées : 430 hommes (tués, blessés, disparus). Le 23 octobre 1917, à la Malmaison, pour un résultat autrement considérable, nous n'avons laissé que 390 hommes.

PREMIÈRES PAROLES MALHEUREUSES

A ce moment le bruit courut et fut tenu pour véridique que le Colonel avait refusé de laisser relever le Régiment, déclarant : « Je suis comme un vieux cavalier monté sur un jeune cheval et je brûle de l'ardeur de mener mon Régiment à un succès certain ». Je m'empresse de reconnaître que je n'ai pas entendu cette phrase rocambelesque à

(SUITE P. 26) ■ ■ ■



Groupe au RICM. Non datée.
Coll. famille Brandela

Au RICM, passage en revue. Non datée. Coll. famille Brandela



Henri Brandela. Non datée. Coll. famille Brandela



NOTES

26

¹⁵ Depuis septembre 1916, chaque homme bénéficiait d'une permission de sept jours (voyage non compris) tous les quatre mois. A la veille de l'offensive Nivelle, le taux de permissions avait été notablement diminué, passant de 9 % au minimum à 2 % au maximum. Au R.I.C.M., les soldats habitant en Indochine, comme H. Brandela ou A. Labaste, bénéficiaient d'une « permission coloniale » de 30 jours, à prendre en une seule fois, et impérativement entre le 1^{er} octobre et le 1^{er} mars.

¹⁶ Le général Guyot de Salins (voir note 2).

¹⁷ Pour le Code de justice militaire (articles 231 et 232), il s'agit bien de « désertions à l'intérieur » sanctionnées en temps de guerre par une peine de 2 à 5 ans de travaux forcés.

¹⁸ Phrase soulignée dans le texte manuscrit.

¹⁹ Type même de la fausse rumeur rassurante inventée pour expliquer les mutineries. Voir Marc Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », un article de 1921 réédité dans *Marc Bloch, L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Quarto Gallimard, 2006, p. 293-316.

²⁰ Phrase soulignée dans le texte manuscrit.

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 25)

prétention de « paroles historiques ». Elle fut néanmoins répétée par tout le Régiment et tenue pour vraie. Si le Colonel a prononcé quelque chose d'approchant, cela prouve qu'il ne se rendait pas compte de l'état de son unité.

Au milieu de toute cette pagaille de fin avril/commencement mai 1917, pagaille visible pour le moins averti et dont nous venions de subir bêtement les conséquences au cours de cette petite attaque du 5 mai, le Régiment « en avait marre ».

Les survivants aspiraient à la permission de détente ¹⁵ dont un grand nombre n'avait pas bénéficié depuis le début de novembre 1916, soit depuis plus de six mois.

SECONDES PAROLES MALHEUREUSES

Nous fûmes dirigés au repos sur Révillon et logés dans des baraques Adrian. Le Général de Division ¹⁶ vint visiter nos cantonnements. Je l'ai nettement vu au cours de cette visite. On prétendit alors qu'il avait déclaré à quelques-uns d'entre nous : « Je vais ouvrir en grand le robinet des permissions ». Effectivement, il y eut quelques permissionnaires.

Le sourire revint parmi la troupe qui fut alors envoyée plus à l'arrière à Arcy-Sainte-Restitue. Le Bataillon y cantonna pendant quelques jours. Puis ce fut le retour vers le front, direction Cerny-Troyon par Villiers-en Prayères et Moulins.

C'est à ce moment que les désertions – si on peut leur donner ce gros mot – se sont produites ¹⁷.

CONCLUSIONS

A ma connaissance, il n'y a pas eu de défaillances en ligne. Notamment le 5 mai, le Capitaine Vallée a été suivi sans hésitation malgré les conditions déplorables dans lesquelles l'attaque était montée et engagée. Les départs se sont produits avant ou au cours de la montée en ligne de fin mai. Pour la presque totalité, les défaillants ont rejoint d'eux-mêmes le Régiment à l'expiration de la permission qu'ils s'étaient octroyée.

Quels sont les événements qui ont provoqué ces prises de permissions d'office ?

DÉSILLUSIONS

- Gonflage à bloc des hommes en vue d'une offensive qui devait terminer la guerre.
- Arrêt de cette offensive vers 10 heures du matin, inaction pendant 48 heures dont une nuit sous la neige.
- Séjour très pénible en tranchée se bornant à :
 - des terrassements dans des conditions meurtrières,
 - une petite attaque sans envergure et se soldant cependant par de lourdes pertes.

DÉSORDRE

- Défaillance de liaison entre l'artillerie et l'infanterie ayant pour conséquence des pertes très sensibles et démoralisantes.
- Ordres et contre-ordres fréquents.
- Distributions abracadabrantes de matériel et de munitions à des fantassins qui devaient donc porter des charges écrasantes... ou les abandonner (ce qui fut le cas le plus fréquent).
- Attaque mal montée et mal engagée.

Ces désordres étaient d'autant plus pénibles que le R.I.C.M. venait de participer autour de Verdun à des opérations minutieusement préparées, longuement répétées comme s'il s'était agi d'une pièce de théâtre, aussi dans de telles attaques, le plus simple soldat connaissait exactement son rôle.

Enfin le manque de contrôle dans les trains et dans les gares a certainement facilité bien des désertions. ¹⁸

AUTRES CAUSES

- Nouveau chef qui n'a pas encore ses troupes en mains (plus tard la situation aura évolué).
- Contact dans les creutes avec des unités très déprimées.
- Dans ces creutes, n'y a-t-il pas eu également contact avec des agents de l'ennemi ? Il a été beaucoup question d'espions à cette époque (ne pas oublier que ■ ■ ■

■ ■ ■ la Creute du Dragon permettait aux Allemands de sortir en arrière de nos lignes) ¹⁹.

- Paroles extrêmement malheureuses de deux chefs. Les premières indiquaient que le colonel voulait se servir de son Régiment pour sa gloire et son profit personnel. Les secondes constituaient une promesse non tenue. Ces paroles ont-elles été réellement prononcées ? N'ont-elles pas été inventées de toutes pièces ou simplement déformées ou transformées ? En tous cas la troupe y a ajouté foi.

Ajoutons à cela la perte de nombreux camarades, la perspective peu réjouissante de remonter sur le Chemin des Dames boucher les trous ou refaire le travail d'unités défaillantes.

Enfin par dessus tout un retard de deux mois dans le tour de permissions et à ce sujet la conviction d'une injustice. ²⁰

Fin avril/commencement mai, le soldat avait fait consciencieusement tout ce qui lui avait été demandé. Cependant malgré un retard de deux mois il ne partait pas en permission ! Ces seuls moments de joie, d'intimité dans sa famille, ces quelques jours de paradis auxquels il avait droit dans cet enfer du front, on ne les lui donnait pas. Pour comble de son exaspération, le général venait de les faire miroiter à ses yeux !

Eh bien, tant pis ! Puisqu'on ne lui accordait pas ce à quoi il avait droit, il le prendrait !

C'est ce qui a eu lieu, et pas davantage, à ma connaissance.

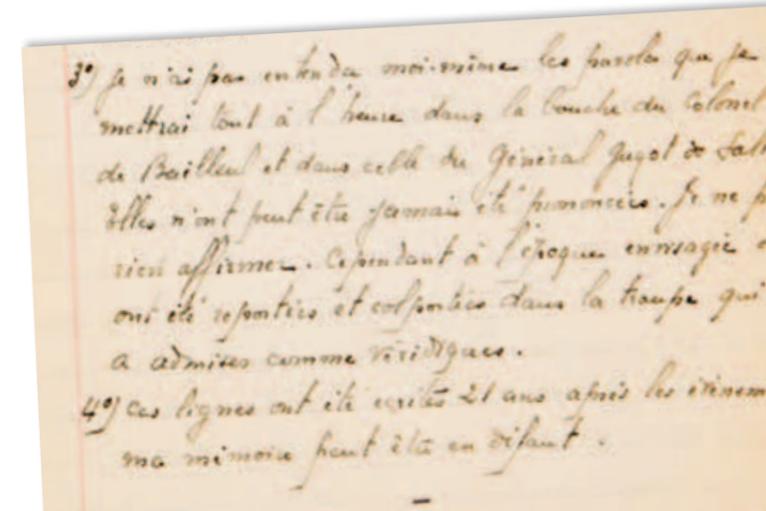
Il faut reconnaître que si la discipline militaire pouvait y trouver à redire – et elle ne s'en est pas privée –, en toute équité ces braves gens avaient raison. C'étaient d'ailleurs en général, à de rares exceptions près, de bons et honnêtes garçons et de bons soldats. Prioux, cultivateur normand, veuf, était allé revoir ses deux enfants. Derrien, marin breton, à la tête près du bonnet, voulait retrouver sa fiancée. Arribarat, petit blond de la classe 17, d'une famille très nombreuse (le père et deux frères étaient, je crois, prisonniers en Allemagne) désirait retrouver sa famille. De même Baradat, jeune cultivateur basque, et Ollivier, garçon coiffeur à Bordeaux, etc... etc...

Tous ces malheureux incidents auraient été probablement évités ou, tout au moins, très réduits si les permissions avaient fonctionné régu-

lièrement. Pour le moins aurait-il fallu déjà procéder, comme on le fit plus tard en 1918 : aviser la troupe que par suite de l'intensité des opérations, les permissions étaient suspendues ou considérablement ralenties, mais qu'elles seraient reprises dès que possible, et alors accélérées.

Le Capitaine Vallée, maintenant Général, pourrait être utilement consulté au sujet de ces incidents. Quoique venant d'un état-major, et destiné à y retourner, il avait pris un réel ascendant sur sa compagnie. Son intelligence, sa valeur, son énergie l'imposaient malgré une certaine faiblesse physique, conséquence d'une santé affaiblie par ses séjours coloniaux. (Il fallait être solide pour supporter, sans abri, sans ravitaillement, presque sans sommeil, dans des positions délicates et difficiles, les séjours aux tranchées signalés plus haut, tout en assurant la sauvegarde de ses hommes et du terrain). Son affabilité, sa courtoisie et sa parfaite politesse vis à vis de tous l'avait fait beaucoup apprécier de ses hommes. Certainement il a dû être au courant du moral de sa compagnie. Je suis même persuadé que par des conseils opportuns il a dû empêcher plus d'un de ses soldats de faire des bêtises à cette triste époque.

**Henri Brandela
Vinh - mai/juillet 1938**



27

Récits et histoires individuelles dans la Grande Guerre reconstitués à partir d'archives familiales.

LETTRÉ DU FRÈRE DE JOSEPH JAOUEN À SA VEUVE

JOSEPH JAOUEN est incorporé au 11^e régiment de Cuirassiers lorsqu'il s'engage volontairement à Brest en septembre 1913, il y est nommé Brigadier, en juin 1914. Moins d'un an plus tard il rejoint comme Caporal le 24^e régiment d'infanterie, passe sergent en septembre 1915. Il est sous-lieutenant lorsqu'il décède en juin 1917 à l'âge de 24 ans.

Une ascension rapide probablement liée à de grandes qualités de combattant mais aussi de commandement, que les témoignages de ses chefs et de ses hommes révèlent, lorsque son frère Alexandre Jaouen, médecin, cherche à connaître

les circonstances de sa mort afin de renseigner sa veuve : « (...) Joseph faisait toujours passer ses hommes avant lui, le souci de leur bien être avant le sien propre. Quand il arrivait dans un cantonnement, si fatigué qu'il se sentit lui-même, il visitait d'abord l'installation de sa section, réglait le service et ne s'informait de son logement que lorsque tout était en état, la soupe mangée et la paille distribuée (...) ».

Joseph Jaouen est atteint par une grenade, le 26 juin 1917. A cette date, le journal des marches et opérations (JMO) indique que le 24^e régiment d'infanterie ¹ vient de relever le 140^e régiment d'infanterie « (...) dans le secteur du Village Nègre à l'ouest de la Creute du Dragon (...). (...) Vers 21 h 30, l'ennemi a attaqué à la grenade la section de droite du quartier (section Jaouen), il est repoussé à coups de grenades (...) au cours de cette petite affaire le Lieutenant Jaouen est blessé très grièvement (...) ».

Dans la lettre qu' Alexandre rédige pour l'épouse de Joseph ² la blessure grave dont ce dernier est victime est signalée à la date du 27 juin : « (...) Le premier jour, Joseph reçut deux petits éclats à la figure (...). C'était le 26 juin. Le 27 au soir, les boches tentent un retour offensif. Comme la veille, Joseph est là, à 50 mètres de la Caverne du Dragon, près des débris d'un canon de 77, pour les recevoir. Tout en dirigeant ses hommes, il se bat froidement, entraînant chacun par son exemple et les rassurant tous par son calme » (...). Alexandre poursuit son explication indiquant que d'après ses hommes, Joseph n'aurait pas aperçu à temps la grenade qui venait de rouler près de lui... Atteint de plaies multiples, principalement à la jambe droite, il est transporté à

LE BRETON JOSEPH JAOUEN SOUS-LIEUTENANT AU 24^e RÉGIMENT D'INFANTERIE EST GRIÈVEMENT BLESSÉ LE 27 JUIN 1917, PRÈS DE LA CAVERNE DU DRAGON. IL MEURT TROIS JOURS PLUS TARD. ALEXANDRE JAOUEN ÉCRIT À LA VEUVE DE SON FRÈRE POUR LA RENSEIGNER SUR LES CIRCONSTANCES DE SON DÉCÈS.

Joseph Jaouen
lors de son
mariage avec
Marie-Thérèse
Mercier.
Coll. famille
Jaouen



l'ambulance 13/3 à Oeuilly où il est amputé. Le moral et l'état général semblent bons lorsque l'ambulance, jusque-là épargnée, fait l'objet d'un bombardement, obligeant l'évacuation des blessés survivants. Victime d'une hémorragie interne provoquée par les secousses du voyage, Joseph Jaouen s'éteint le 30 juin 1917 à l'ambulance 10/21 à Saint-Gilles (Marne). Il repose au cimetière national « La Croix Ferlin » à Bligny (Marne).

Natifs de Plouescat, dans le Finistère, Alexandre et Joseph avaient épousé deux sœurs : Marie et Marie-Thérèse Mercier. La jeune veuve de Joseph mourra en couches quelques mois après lui, lors de la naissance de leur enfant en janvier 1918.

NOTES

¹ 24^e RI, JMO 1^{er} janvier - 31 décembre 1917, 26 N 599/6, Service historique de la Défense (SHD).

² 23 juillet 1917, lettre d'Alexandre Jaouen à sa belle-sœur, née Marie-Thérèse Mercier.

Remerciements à Catherine Jaouen, épouse du fils de Joseph et Marie-Thérèse Jaouen qui est décédée en 2008 à l'âge de 90 ans. Catherine Jaouen nous a aimablement communiqué ce témoignage par l'intermédiaire de François Mayu et Anne Bellouin.

Pages coordonnées par
Caroline CHOAIN
et Karine DE BACKER

« HÉLAS ! UNE FATALE NOUVELLE »

« *CE CHER DISPARU* est inhumé à la croix de Chivy ¹, petit calvaire qui se trouvait entre la commune de Beaulne et de Chivy (Aisne). Nous sommes allés avant-hier sur sa tombe lui faire un petit entourage avec des moyens de fortune. Le nom et la date fatale sont gravés sur une petite plaque. Nous regrettons n'avoir pu faire mieux. Enfin le tout est très solide et résistera aux intempéries. » ²

Le lieu d'inhumation d'Auguste Vincent, sapeur au 10^e régiment du génie, est aujourd'hui inconnu. Au printemps 1917, la croix de Chivy n'existe déjà plus, il ne reste qu'un piédestal : « c'est un terrain découvert et les bûches y envoient continuellement des obus » ³. Sa sépulture provisoire, probablement bouleversée par ces bombardements, ne permet pas d'identifier son corps lors des regroupements dans les nécropoles nationales. Il repose, sans doute, dans un ossuaire du Chemin des Dames.

La compagnie d'Auguste Vincent arrive sur le Chemin des Dames en janvier 1917 et installe son cantonnement à Bourg-et-Comin. Le 30 janvier « la compagnie a mission d'organiser en vue des attaques ultérieures le sous-secteur de droite » ⁴ [entre Beaulne-et-Chivy et Vendresse-et-Troyon]. Le 31 janvier, les postes de secours sont commen-

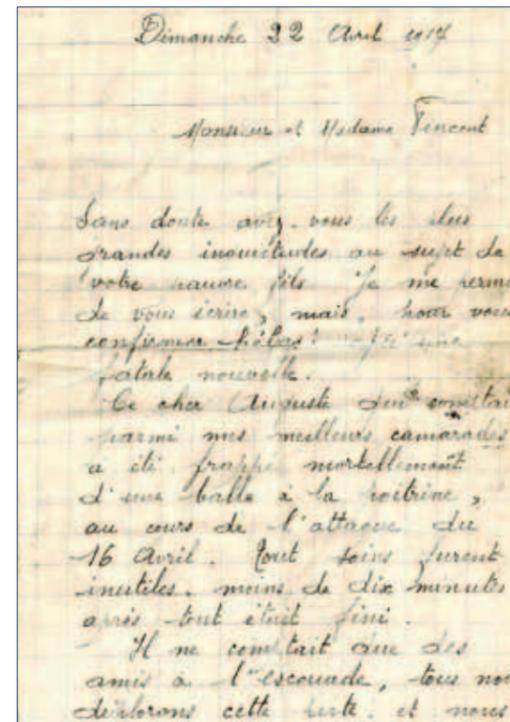
AUGUSTE VINCENT, SAPEUR AU 10^e GÉNIE, EST TUÉ LE 16 AVRIL 1917 À BEAULNE-ET-CHIVY. DEUX CAMARADES ÉCRIVENT À SES PARENTS POUR LEUR ANNONCER LA NOUVELLE.

cés. Le 1^{er} février, l'aménagement d'un boyau téléphonique démarre. Le 2, c'est un boyau d'évacuation. Jusqu'au 14 avril, la compagnie travaille sans relâche à la construction du réseau, de passages sous routes, abris, postes de secours, parallèles de départ.

Né en 1892 à Andrezé (Maine-et-Loire), Auguste Vincent est appelé en 1913. De taille moyenne (1,67 m), cheveu châtain et yeux marrons, il est cultivateur comme ses parents : Auguste et Jeanne Marie, née Martin. Il est incorporé au 6^e régiment du génie le 10 octobre 1913 et passe au 10^e génie, compagnie 20/2, où il reste affecté jusqu'à sa mort, le 16 avril 1917. Louis Aucante et Emile Fronteau, des camarades d'Auguste Vincent au 10^e génie prennent soin d'écrire aux parents de leur ami ⁵ pour leur annoncer la fatale nouvelle et présenter leurs condoléances, certainement bien avant l'avis de décès officiel.

« L'attaque eût lieu à 6 heures du matin. Notre compagnie avait mission d'aller faire les ponts sur une petite rivière appelé l'Ailette [Ailette] une fois le terrain conquis. Nous partîmes donc à 6 heures 30 mais à ce moment les Boches offraient encore une grande résistance et les mitrailleuses faisaient encore de nombreux vides. De notre point de départ à celui où fût touché ce cher disparu il y avait environ 200 mètres, mais pour franchir cet espace il nous fallut près d'une demi-heure, profitant du moindre trou d'obus nous faisons des bonds d'un trou à l'autre. Cinq ou six fois je le revis mais à chaque bond il en restait et c'est en arrivant près de la tranchée Boche que ce cher camarade reçut une balle à la poitrine à hauteur du sein droit. Comme j'étais quelques mètres devant, je ne m'en suis pas aperçu de suite, il était à ce moment 7 heures du matin. C'est un camarade de l'escouade qui venait derrière qui a pu recueillir ses dernières paroles. J'ai toute confiance en ce camarade et je penserais manquer à mon devoir de ne pas vous les répéter : « Mon pauvre Jean, a-t-il dit. Je suis perdu ! enlève mon équipement ». Ce furent les seules et dernières paroles de ce cher ami. » ⁶

Remerciements à Christophe Vincent, petit-neveu d'Auguste Vincent.
Lettres et témoignage consultables en ligne sur :
www.memorial-chemindesdames.fr



Extrait d'une lettre de Louis Aucante aux parents d'Auguste Vincent.
Coll. Christophe Vincent



Auguste Vincent à gauche au 6^e génie.
Coll. Christophe Vincent

NOTES

¹ Territoire rattaché à Vendresse-et-Troyon, commune qui devient Vendresse-Beaulne en 1923.

² Lettre de Louis Aucante, 10^e génie C^o 20/2, aux parents d'Auguste Vincent, le 22 avril 1917.

³ Lettre de Joseph Vincent (cousin) aux parents d'Auguste Vincent, le 30 mai 1917.

⁴ Service historique de la Défense, JMO du 10^e génie compagnie 20/2, 26 N 1303/8.

⁵ Lettre d'Emile Fronteau, brancardier au 10^e génie aux parents d'Auguste Vincent, le 6 mai 1917.

⁶ Lettre de Louis Aucante aux parents d'Auguste Vincent, le 2 mai 1917.

PAYSAGES d'après-guerre AU FIL DE L' AISNE

EN 1922, LORS D'UNE CROISIÈRE EN CANOË DE CONFLANS À REIMS, DEUX JEUNES HOMMES TRAVERSENT LES PAYSAGES EN RECONSTITUTION DE LA VALLÉE DE L' AISNE. EXTRAITS D'UN CARNET DE BORD CONSERVÉ À LA BIBLIOTHÈQUE GERMAINE TILLION DE LA VILLE DE PARIS.

8^e étape - 1^{er} octobre 1922 De Soissons à Vailly, 16 km

“ Nous arrivons à Soissons par le premier train du matin, il est tard et pourtant nous avons fait le projet de pousser jusqu'à Bourg-et-Comin, c'est-à-dire environ 30 km. Pour atteindre ce résultat, nous avons pris les précautions les plus minutieuses. Nous emportons le déjeuner avec nous et pour éviter toute perte de temps, il est entendu que nous mangerons à tour de rôle dans le bateau.

Je me mets dans les bouts de bois et nous démarrons par un temps exceptionnellement gris. Nous laissons derrière nous les tours de

la cathédrale, curieusement découpées par les obus, les 2 clochers de Saint Jean des Vignes également très défigurés et bientôt, hélas ! une petite pluie fine et pénétrante s'abat sur nous.

Le pont du chemin de fer, tout flambant neuf, semble, sans doute, donner des craintes pour sa solidité. Un robuste batardeau entoure l'une des piles centrales. 4 locomotives épuisent l'eau. Un bonhomme du pays, interviewé, nous annonce que l'on est obligé de couler du ciment sous la pile. Ce coin est fort joli, comme du reste, toute l'étape. D'immenses arbres bordent la rivière et l'horizon est fermé par des croupes boisées qui, à certains coudes, se détachent sur 2 ou 3 plans,

avec des valeurs différentes. Il est difficile de trouver mieux. Décidément l'Aisne est une bien jolie rivière !

Immédiatement le pont, nous découvrons l'écluse de Villeneuve, avec une péniche qui s'engage dedans. J'appuie sur les avirons, nous filons comme des dards, mais un sacré petit pont nous cache à la vue de l'éclusier qui manœuvre les portes et qui, malgré nos appels, nous la ferme littéralement au nez.

Je débarque Molz, la pluie ruisselle, la journée s'annonce bien ! L'éclusier s'excuse de ne pas nous avoir vu. Il nous annonce que le yacht de Vanderbilt¹ est passé hier soir (effectivement, nous avons vu un beau bateau à moteur amarré au port de Soissons, ■ ■ ■

Entre Jaulzy et Vic-sur-Aisne (7^e étape). Au premier plan, Molz, le coéquipier de Marsigny. Photo Marsigny, Droits réservés



La « Nette » sur l'eau. Photographie figurant au tout début du récit de Marsigny (1^{ère} étape, 13 août 1922, de Conflans à Butry). Photo Marsigny, D.R.

■ ■ ■ au moment où nous partions) et il nous demande le nom du capitaine de la « Nette ». C'est un jeune ! Nous le mettons à la page et repartons sous une pluie un peu atténuée.

Le canal, 900 m, est vite franchi et nous abordons la boucle de Venizel. A ce moment, nous avons contre nous : le courant qui est très rapide, il le serait à moins avec l'eau qui tombe depuis 1 mois ! le vent qui par mo-

¹ L'Américain Harold Stirling Vanderbilt (1884-1970), dit « Mike » Vanderbilt, hérite en 1920 de l'empire de son père, magnat du chemin de fer et de l'immobilier. Pratiquant chevronné de nautisme, H. Vanderbilt remporte en 1930 la Coupe de l'America.

ment est très violent et la pluie. Aussi notre horaire s'en ressent-il quelque peu. Les rives sont tellement belles que le temps ne paraît pas long. A un coude, Venizel apparaît. Ce sont les citernes de la raffinerie de pétrole qui constituent à peu près tout le village sur les bords de la rivière.

Si le temps ne nous paraît pas long, notre estomac nous indique d'une façon certaine que l'heure s'avance. Molz s'installe dans les coussins et attaque le melon qui constitue le hors-d'œuvre de notre déjeuner. Successivement, les œufs durs, le jambon, le veau piqué, sont l'objet de son attention qui se termine par une banane à point. Ce spectacle a amolli mon courage, en même temps qu'il

m'a donné un appétit féroce. Aussi est-ce avec une vive satisfaction que je lui passe les avirons pour prendre, à mon tour, place dans les coussins.

La direction n'est plus alors assurée que par de brèves indications du doigt, lorsque le bateau va frôler la berge d'une façon inquiétante. J'engloutis d'une façon magistrale tout ce qui reste. Le ménage est fait avec une rapidité extrême, d'une main désinvolte on jette par-dessus bord papiers et épiluchures.

Nous passons Missy-sur-Aisne, très démolie et arrivons devant Condé, uniquement constitué par des baraquements. Le fort de Condé est situé sur une forte croupe qui domine la val-

(SUITE P. 32) ■ ■ ■

30

31

La semaine à Paris, le week-end à bord de la « Nette »

LA « NETTE » est un canoë modèle canadien de 1914, d'une longueur de 4,30 m, dont l'armement initial a été complété : outre la propulsion traditionnelle à la pagaie, une coulisse et un mât, gréé sur l'avant, ont été ajoutés, qui permettent l'utilisation d'avirons et d'une voile triangulaire. Dans cette embarcation, Marsigny et Molz effectuent d'août à octobre 1922 une croisière sportive et

touristique de Conflans à Reims. Au cours de cette période, ils naviguent par étapes sur l'Oise, l'Aisne et les canaux à raison d'un ou deux jours par semaine. Le bateau est remis dans un abri à l'issue de chaque étape. C'est par le train à la première heure du jour le samedi que les deux hommes rejoignent, depuis Paris, le lieu où ils ont laissé le canoë le dimanche précédent. Et par le train qu'après leur navigation ils regagnent la capitale pour la semaine. La nuit du samedi, ils la passent à l'hôtel ou chez l'habitant.

De ces deux croisiéristes on sait peu de choses. Marsigny laisse un récit et quelques photographies de leur aventure, déposés à la Bibliothèque du tourisme et des voyages Germaine Tillion à Paris qui conserve un fonds documentaire du Touring club de France. Seuls les nom de Marsigny et Molz, son coéquipier, nous sont connus, pas même leurs prénoms, ni a fortiori leur âge, profession...

Gaëlle Doumerc de la Bibliothèque Germaine Tillion précise que cette narration, consignée dans un cahier format 21 x 29,7 sur des feuilles ronéotypées, et les tirages photographiques qui l'accompagnent collés au fil des pages, ont été présentés à un concours proposé dans ces années d'après-guerre par le TCF à ses adhérents¹. A ce concours de récits de croisières, l'auteur obtient la troisième place et le lot qui lui est dévolu : une « popote de camping pour quatre personnes ».

La lecture du récit cependant fournit quelques informations sur les deux canoéistes. Sportifs, assurément, puisqu'ils se relaient de longues heures durant au poste de rameur, à l'exception des rares fois où un vent portant leur permet d'évoluer à la voile ; jeunes, comme le laissent voir les photographies ; demeurant à Paris - ils rentrent en train à la capitale pour la semaine ; adhérents au Touring club de France ce qui permet à Marsigny de prendre l'attache du délégué nautique de l'association à Reims pour préparer une étape ; ancien combattant, pour Marsigny à tout le moins, qui évoque à deux reprises au fil de l'histoire son expérience de guerre, parlant des essais d'artillerie à Acy en 1915 qui ciblait le

fort de Condé tenu par les Allemands et d'assez mauvais souvenirs à Bourg-et-Comin ; inventifs et férus de technique, enfin, si l'on en juge par la méticuleuse description de la « Nette » que fournit la fin du récit

Damien BECQUART

¹ Sur l'essor de la croisière en canoë, lire : Serena Hajek (université Paris V), Antoine Marsac (UFR STAPS Paris X), « Les récits de croisière : diffusion d'une culture touristique en canoë dans la France de l'entre-deux-guerres » : http://spms.u-bourgogne.fr/images/stories/Ressources/Docs_biblio/A_Marsac/hajek_marsac.pdf
Après la guerre, rapportent les auteurs de cette étude, « Le Canoë-club de France publie avec le concours du TCF les Guides du canoëiste sur les rivières de France (...) [Le canoë-club] participe ainsi [d'une] mode littéraire en incitant ses adhérents à écrire des notes de randonnées nautiques ou encore des carnets de bord évoqués sous la dénomination de « récits de croisière » pour alimenter ces guides touristiques. L'entre-deux-guerres est le théâtre d'un foisonnement de publications de guides touristiques ayant trait à la descente de rivières et aux « premières » en canoë.»

Port Fontenoy (7^e étape). «La cloche de l'église (...) suspendue à une charpente (...) Molz essaie le son qui est fort bon, malgré une balle qui a, très proprement, traversé le bronze juste au milieu. (...)» Photo Marsigny, D.R.

Nous apercevons le pont en bois de Vailly, mais pour y parvenir, nous devons passer devant un moulin complètement écrasé par les obus et dont le barrage crevé laisse passer l'eau



32

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 31)

lée. Je m'étonne qu'il reste encore des arbres sur ce plateau. Les Allemands avaient massé à cet endroit une artillerie considérable qui battait le versant français dans toutes les directions. De notre côté, le coin n'était pas négligé et je me souviens qu'en 1915, il y avait à Acy une école d'artillerie qui faisait ses écoles à feu en prenant le fort de Condé comme objectif, il recevait ainsi chaque jour de 300 à 400 obus.

Nous passons devant l'embouchure de la Vesle que nous avons, un moment, pensé remonter, mais nous avons renoncé à notre idée, cette rivière étant très sinueuse, barrée souvent par des ponts ou des barrages, enfin dotée d'un courant tout à fait incompatible avec la nécessité où nous nous trouvons d'arriver à Reims avant la mauvaise saison.

Enfin, nous voilà à l'entrée du canal. Fini le courant, à nous la vitesse ! L'écluse de Celles est originale ! C'est une écluse à deux étages. Un bateau en train d'écluser se trouve dans le sas supérieur, à environ 5 m au-dessus du bief inférieur.

Molz, dépêché vers l'éclusier, revient avec des mots amers. Il faut une permission du Ministre pour passer l'écluse ! L'éclusier ne connaît pas autre chose ! Courte délibération. Il est 3 h, nous n'avons pas le temps matériel de remonter à Bourg-et-Comin. Vailly est à 3 km par la rivière. Aucune hésitation et nous nous engageons dans l'Aisne.

La rivière est très sinueuse et les dernières pluies ont rendu les eaux limoneuses, avec un courant qui commence à devenir gênant. Les berges sont hautes et la verdure qui les recouvre cache toute vue. Nous apercevons le pont en bois de Vailly, mais pour y parvenir, nous devons passer devant un moulin complètement écrasé par les obus et dont le barrage crevé laisse passer l'eau, mais à une très grande vitesse. Nous tentons le passage. Je garde la morte-eau jusqu'au barrage, puis d'un brusque coup de barre, aussitôt redressée, je lance le bateau au milieu du courant. Molz s'arc-boute sur les avirons et tire comme un voleur. Nous remontons, nous sommes passés ! Quand il s'arrête tout à coup, immédiatement le bateau descend comme une flèche. Nous remontons encore en morte-eau et renouvelons notre tentative. Cette fois, elle est couronnée de succès et nous abordons au pied du pont, à un petit lavoir.

Je mets pied à terre et traversant un buisson d'au moins 30 m d'épaisseur, je pars en reconnaissance pour trouver M. Michel, dont nous devons l'adresse à l'obligeance de M. Rohard, le délégué nautique du T.C.F. (Touring club de France, NDLR) à Reims.

Le pays, complètement démoli, commence à se reconstruire. M. Michel, sergent de pompiers est à la manœuvre, mais sa femme me fait conduire chez les parents qui, paraît-il, ont

plus de place. Je commence à être très inquiet sur le garage du bateau. Je trouve M^{lle} Michel et après bien des explications, nous décidons de garer le bateau dans un jardin dont le grand mérite est de posséder une porte fermant bien.

Le temps presse, car le dernier tramway pour Soissons part dans moins d'une heure. Je retourne au galop au bateau et après avoir ajusté le chariot, nous traversons le buisson pour tomber sur la route où une équipe de gamins nous mène tambour battant à notre garage.

Nous vidons complètement la « Nette » et l'installons la quille en l'air, sur une caisse et une brouette, dans le jardin. Nous rentrons tous les agrès dans une pièce qui paraît à peu près étanche et après avoir changé de tenue, nous arrivons à la gare juste pour prendre le train. Avant notre départ, nous avons eu soin de retenir, chez un charcutier faisant hôtel, 2 chambres pour samedi prochain et je pars avec le chariot sous mon bras, pour faire renforcer le ressort qui est devenu incapable de supporter la « Nette » avec tous les impédiments (équipements, NDLR) qu'elle transporte.

9^e étape - 8 octobre 1922 De Vailly à Berry-au-Bac, 30 km

Nous quittons Paris à 5 h 50 par ■ ■ ■



La « Nette » sur son chariot.
Photo Marsigny, Droits réservés

de l'hôtel. La petite bonne nous regarde avec curiosité.

- « C'est une voiture de course ? », nous demande-t-elle.

Elle est stupéfaite quand nous lui annonçons que c'est un bateau. Le chocolat souffre, hélas ! de sa stupéfaction, car il en profite pour passer royalement au-dessus de la casserole. Nous ingurgitons ce qui reste et nous menons le bateau par la route jusqu'au canal. Nous passons sur le pont de l'Aisne, dans le lointain, faisant le centre d'un paysage délicieux, le vieux moulin dont le barrage démoli nous a donné tant de fil à retordre, il y a 8 jours.

Molz regarde le ciel avec inquiétude pour essayer de prévoir le temps de la journée. Ayons confiance ! La « Nette » est mise à l'eau avec une facilité dérisoire et nous partons, à l'aviron, dans un grand bassin, par un petit froid sec, mais avec un beau soleil qui commence à nous réchauffer les épaules.

Le canal est large, bordé de petits taillis et plus loin par les collines boisées qui ferment l'horizon sur la droite. Nous avançons rapidement dans une eau tranquille où la navigation est très agréable. Nous sommes bien

(SUITE P. 34) ■ ■ ■

33

Soissons.
Nous grimpons dans le dérailleur de Pontavert, composé de superbes wagons boches, mais bien déjetés. L'imposante lampe à gaz surpressé est garnie avec un lumignon à huile dont l'éclairage suffit à peine à se reconnaître dans le compartiment.

■ ■ ■ L'express du soir qui doit nous mener à Vailly, après, bien entendu, correspondance à Soissons. Dans cette dernière ville, nous grimpons dans le dérailleur de Pontavert, composé de superbes wagons boches, mais bien déjetés. L'imposante lampe à gaz surpressé est garnie avec un lumignon à huile dont l'éclairage suffit à peine à se reconnaître dans le compartiment. Le chauffage, fort bien compris, ne fonctionne naturellement pas, enfin les water-closets sont condamnés par des planches clouées sur la porte ! Sans doute cette ligne n'est-elle fréquentée que par des purs esprits !

Nous dinons dans le train avec les provisions trimballées par Molz dans sa double musette, d'où émergent glorieusement les goulots des bouteilles.

9 h moins le quart, nous sommes à Vailly, dont la gare est encore moins éclairée que le compartiment. Notre premier pas nous mène immédiatement dans des barbelés, desquels nous ne nous dégageons qu'avec difficulté. Enfin nous voilà sur la route et nous nous dirigeons d'un pas allègre vers la charcuterie où nous avons retenu les 2 chambres.

Nous déposons nos colis et décidons d'aller mettre le bateau en état, de façon à ne pas perdre de temps demain matin.

La grille du jardin de la maison de notre hôte est soigneusement barricadée. Nous appelons – rien ! Alors nous prenons le parti

d'abattre les morceaux de bois qui maintiennent la porte, la serrure n'existant plus qu'à l'état de souvenir. La porte en s'ouvrant fait un bruit épouvantable et nous voyons apparaître la grand-mère et sa petite-fille, assez effrayées par notre arrivée tardive et bruyante. Nous nous expliquons et je demande la clef pour ne pas les déranger demain matin.

La « Nette » est bien sage sous son arbre, mais vigoureusement étoilée par les oiseaux qui, du haut de l'arbre l'ont transformée en fosse d'aisances. Nous vérifions soigneusement toute la coque et faisons des raccords au vernis dans tous les endroits où la toile est à nu. Nous transportons le bateau sous le porche d'entrée et l'aménageons, prêt à partir le lendemain à la première heure.

J'explique à Molz le fonctionnement du décalage de l'heure, puisque c'est cette nuit le retour à l'heure normale et en conclusion, nous avançons nos montres d'une heure. Puis nous nous insérons dans les draps du charcutier avec satisfaction.

Je me réveille le lendemain matin à 6 h ½. La lune éclaire en plein tout le village complètement endormi. A 7 h bien que le soleil ne paraisse pas encore, je réveille Molz. Après une toilette soignée, nous descendons dans la cour. Il fait à présent à peu près jour, mais les passants sont rares. Nous sortons le bateau de sa remise et le menons dans la cour

Arrêt pendant un orage entre Compiègne et Soissons (7^e étape). Une famille raccompagne Marsigny et Molz à leur embarcation. Photo Marsigny, D.R.



Séance de mise à l'eau de la « Nette ». Photo Marsigny, D.R.



■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 33)

vite arrivés à la première écluse. Plusieurs péniches attendent leur tour, car les sas, de très petites dimensions, ne peuvent contenir que juste une péniche. Le chemin de halage est à environ 0,25 m au-dessus de l'eau et la rive gazonnée nous invite à faire un portage dans les meilleures conditions possibles. La mise à l'eau se fait dans les mêmes conditions et nous partons sous un soleil qui se fait plus chaud, avec, en plus, un bon petit vent dans le dos qui nous pousse agréablement vers notre but. Décidément l'étape s'annonce bien et il y a longtemps que nous n'avions pas connu d'aussi bons débuts.

Nous dépassons, à droite, Presles et Cys-la-Commune, petits villages complètement ruinés, mais qui se rétablissent peu à peu.

L'écluse de Cys-la-Commune est passée avec la même facilité. A notre droite, l'église de Saint-Mard, à moitié ruinée, profile sur le ciel une silhouette romantique. Le canal, à cet

Nous dépassons, à droite, Presles et Cys-la-Commune, petits villages complètement ruinés, mais qui se rétablissent peu à peu.

endroit surplombe exactement l'Aisne, mais les taillis et les roseaux empêchent de voir le paysage. C'est à un déversoir que nous apercevons tout d'un coup la vallée de la rivière, avec une fort belle vue s'étendant sur Chavonne et Soupir, dont le château, tout blanc, se détache dans les bois qui l'entourent.

La navigation devient très importante et nous sommes, en plusieurs endroits, obligés d'avoir recours à la pagaie et même à la gaffe pour nous faufiler entre les chalands qui encombrant le canal. Sur les bords de nombreuses nacelles du génie, crevées par les obus, témoignent que la lutte a été dure. A part quelques arbres endommagés, il ne reste cependant aucune autre trace, sauf à un endroit où la ligne du dérailleur borde le canal, un train entier a été foudroyé sur place par les obus. Les wagons, dont la plupart ont été incendiés, sont restés exactement dans la même position (phot. a), seule la locomotive est absente, soit qu'elle ait échappé au désastre, soit qu'elle ait été récupérée depuis.

Le canal est, à présent, bordé des deux côtés d'arbres superbes (phot. b) qui lui donnent vraiment grand air.

Nous atteignons l'écluse de la Cendrière (Bourg-et-Comin) qui est passée toujours avec le sourire. Un très large bassin suit cette écluse, qui sert aussi d'amorce au grand canal de l'Aisne à l'Oise, mais les travaux sont bien loin d'être terminés. Le pont-canal sur l'Aisne n'est pas reconstruit, enfin le tunnel qui, plus au nord, fait passer le canal, de Bray-en-Laonnois à Filain, sous le Chemin des Dames, est crevé en plusieurs endroits.

Il est midi et demie à nos montres et Molz

me propose de déjeuner, mais, chose bizarre, malgré l'effort continu que je fais depuis 8 h 30, en ramant sans arrêt, je n'ai aucunement faim. J'invite donc Molz à ouvrir la musette à provisions et à me donner l'exemple.

Le canal se resserre. Nous avons de belles échappées sur la vallée dans la direction de Bourg-et-Comin, qui me laisse d'assez mauvais souvenirs de guerre. Le canal lui-même se modifie, il devient plus intime. La végétation a complètement envahi les bords faisant un véritable mur d'environ 2 m de haut. Nous suivons de belles lignes droites, avec un horizon ainsi très limité, le canal se prolongeant à perte de vue entre ses 2 hautes murailles de verdure, admirables avec les tons rouillés de la saison.

Les ponts seuls nous indiquent que nous sommes encore en pays civilisés. Tout à coup, à un coude, c'est un changement de spectacle instantané ! Le canal devient bassin, la végétation des bords a disparu et le village de Maizy, éclatant sous un beau soleil qui fait briller ses maisons reconstruites, s'étend le long de l'eau, encadré par les hauts peupliers qui, une fois dépassés, continuent à ombrager le cours d'eau. Le spectacle ■ ■ ■

a Sur le canal latéral à l'Aisne entre Chavonne et Maizy, sur la berge, les restes calcinés d'un train. Photo Marsigny, D.R.



d Canal latéral à l'Aisne, sur la rive gauche entre Concevreux et Pontavert. Abris d'artillerie français. Leur couverture est constituée d'une alternance de couches de terre et de rondins. Photo Marsigny, D.R.



b Ci-dessous : sur le canal latéral à l'Aisne, peu avant l'écluse de la Cendrière. Photo Marsigny, D.R.



c Sur le canal latéral à l'Aisne, à l'approche de Maizy. Photo Marsigny, D.R.



e Canal latéral à l'Aisne, Concevreux. Sur la berge, des abris aménagés par les Allemands en 1918. Photo Marsigny, D.R.

■ ■ ■ est saisissant (phot. c). Nous nous arrêtons un moment pour savourer ce coin charmant.

Nous rencontrons des péniches d'un modèle spécial, avec un tableau à l'étrave, un peu du modèle des bateaux hollandais, mais comme ces péniches sont françaises, nous en déduisons qu'elles doivent provenir des paiements en nature allemands.

En arrivant à Concevreux, les arbres s'éclaircissent, nous le remarquons d'autant plus qu'un vent violent s'est levé, naturellement juste en face de nous. Le fanion claque furieusement et, à certains moments, nous avons de la peine à ne pas être rejetés sur les bords.

Les traces de la guerre se multiplient. Concevreux n'est guère constitué que par des baraques, dont beaucoup, occupées par des ouvriers de la reconstruction. Sur les bords du canal, on voit encore pas mal de matériel de guerre abandonné : chariots, tracteurs. Les ponts n'ont pas encore été reconstruits, celui de Pontavert, qui date certainement de l'époque où le pays et particulièrement ce

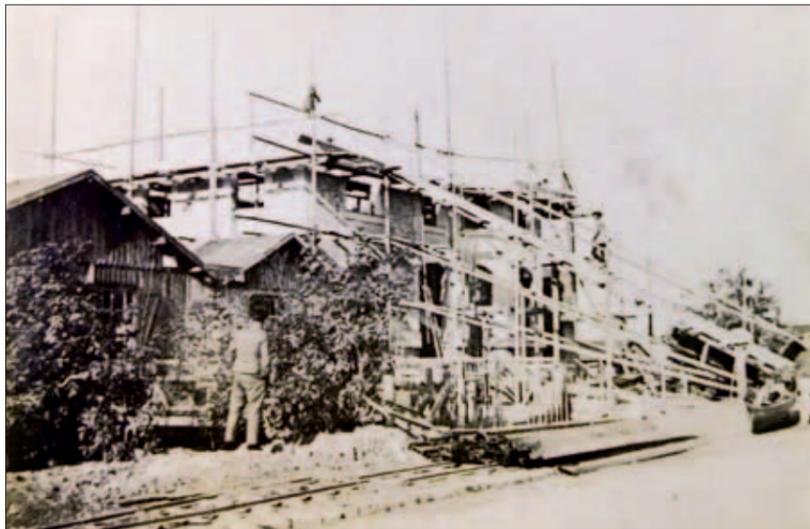
point, était furieusement battu par l'artillerie allemande, est même assez dangereux à passer, par suite de la violence du courant et la grande quantité de pieux, invisibles à la surface de l'eau.

Les abris se multiplient. Les rives du canal étaient particulièrement pratiques à aménager, aussi est-ce bientôt à notre gauche, toute une série d'abris construits par les Français. La plupart sont encore dans un état de conservation parfaite. Abris d'artillerie construits avec des matériaux appropriés : charpentes établies pour cet usage, grosses tôles ondulées, le tout recouvert de couches alternées de terre et de rondins (phot. d). Ce sont des modèles du genre. Qu'est-ce qui disait donc que nous ne savions pas remuer la terre ?

A main droite, ce sont des abris boches, aménagés hâtivement pendant leur courte occupation qui a suivi leur offensive de 18. On n'en distingue plus guère que l'intention, car ils sont, pour la plupart, tous écrasés. Où on reconnaît bien, par exemple, leur marque

(SUITE P. 36) ■ ■ ■

A part quelques arbres endommagés, il ne reste cependant aucune autre trace, sauf à un endroit où la ligne du dérailleur borde le canal, un train entier a été foudroyé sur place par les obus. Les wagons, dont la plupart ont été incendiés, sont restés exactement dans la même position.



22 octobre 1922, 10^e étape, Berry-au-Bac/Reims. Marsigny a photographié la maison en construction de M. Vigneron, le maire de Berry-au-Bac, dans laquelle la « Nette » a été entreposée durant une semaine. Photo Marsigny, D.R.

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 37)

de fabrique, c'est dans l'abattage systématique de tous les arbres superbes qui bordaient le canal (phot. e, p. 37). Un certain nombre ont été placés pour faire un parapet, mais la plus grande partie est restée dans la position où ils sont tombés.

Le paysage devient alors désertique. Quelques arbres de petite taille restent encore au bord du canal, mais tout le reste a été ravagé. Sur la crête bordant le canal, à droite, c'est le chaos, avec ses terres bouleversées et des moignons d'arbres.

Le canal se divise en 2 bras. Nous sommes assez perplexes. Un pêcheur nous indique le bras de droite, celui de gauche étant un canal d'alimentation amenant l'eau de l'Aisne. Nous arrivons à notre dernière écluse que nous franchissons peut-être moins brillamment, car nous commençons à sentir les 30 km que nous avons dans les bras. Puis nous nous mettons à la recherche de M. Vigneron, maire de Berry-au-Bac, adresse que nous devons à l'obligeance de M. Rohart.

Nous traversons les 2 canaux de l'Aisne, Berry-au-Bac est devant nous et nous sommes très inquiets pour le garage de la « Nette », car les maisons sont seulement indiquées par quelques pans de murs et nous n'apercevons même que bien peu de baraquements.

Le domicile du maire est exactement à l'endroit où nous sommes sortis de l'eau, nous

revenons sur nos pas, en tirant toujours la « Nette » et nous nous présentons à M. Vigneron dont nous ne pourrions assez remercier l'excellent accueil.

La « Nette » est bientôt rangée dans un grand hangar attenant à la maison. Il est 3 h 30, nous allons faire un petit tour dans le pays, avant de nous mettre en route pour Cormicy où passe le tramway à 6 h 30.

Juste en face de nous, la cote 108 reste un témoignage horrible de l'inutilité des guerres de mines. Disputée par les sapeurs des 2 armées, après que des bataillons entiers eussent été engloutis dans cette terre sans cesse retournée, une mine formidable, on ne sait même pas si elle était française ou allemande, a broyé toutes les organisations, ensevelissant tous les hommes qui étaient dans cet endroit. Ce fut la fin ! Il en reste un paysage lunaire et chaotique : des cratères creusés dans la marne, avec, un peu plus loin, l'entonnoir final mesurant paraît-il 150 m de diamètre et 30 m de profondeur.

Nous avons environ 3 km à faire pour aller à Cormicy et à 5 h nous nous mettons en route en suivant l'ancienne ligne de chemin de fer qui reliait Berry-au-Bac à Cormicy.

Bien que constamment battu par les obus allemands, le pays n'est pas trop ravagé. Les boyaux sont entièrement comblés et même une certaine étendue de terre a été remise en culture. L'arrivée à Cormicy est même assez pittoresque. La voie en remblai surélevé de 3 à 4 m et entièrement bordée d'arbres serpente dans le pays pour atteindre la gare qui est, il est vrai, dans un endroit fortement

Juste en face de nous, la cote 108 reste un témoignage horrible de l'inutilité des guerres de mines.

défiguré. Nous apprenons que le train est changé. Il ne passe plus qu'à 8 h moins le quart, assurant de justesse la correspondance à Reims avec l'express qui doit nous ramener à Paris.

Echoués à l'Hôtel de la Gare, en planches, nous constatons mélancoliquement qu'il n'est que 4 h 30, car ce matin nous avons fait l'opération inverse à celle qu'il fallait faire. Nous avons avancé nos montres d'une heure au lieu de les retarder. Nous avons donc 4 h à attendre pour prendre le train qui, du reste, ratera sa correspondance à Reims, ce qui nous procurera l'avantage de ne rentrer à Paris que lundi matin.

Extraits de : De la Seine à la Marne par l'Oise, l'Aisne et les canaux, 1^{ère} partie, de Conflans à Reims, 1922, 39 p., 21 x 27 cm.

Auteur : MARSIGNY (102 ter rue Lepic Paris 18^e).

Document conservé à la Bibliothèque du tourisme et des voyages/Bibliothèque Germaine Tillion, Ville de Paris. Droits réservés.

Remerciements à Gaëlle Doumerc et à la bibliothèque Germaine Tillion.

Ci-dessous, l'assassinat de l'archiduc François-Joseph et son épouse.

Le gros titre de la une de *L'Argus Soissonnais* daté 30 juin 1914. Archives départementales de l'Aisne



La une du *Courrier de l'Aisne*. A noter les photographies en médaillon : la duchesse, l'archiduc, l'épouse du futur empereur et le futur empereur d'Autriche. Archives départementales de l'Aisne

IL Y A CENT ANS

L'attentat de Sarajevo dans la presse de l'Aisne

LE 28 JUIN 1914 à Sarajevo, Gavrilo Princip assassine l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et son épouse. Cent ans après, cet attentat est considéré comme le principal déclencheur de la Première Guerre mondiale. Cependant, au moment des faits, personne ne voit cet événement embraser l'Europe. La presse contemporaine du meurtre, témoigne de l'insouciance de l'opinion publique en dépit des tensions internationales. Les quotidiens axonais, conservés aux Archives départementales de l'Aisne, *L'Argus soissonnais* et le *Courrier de l'Aisne*, révèlent la perception locale de cet événement.

L'ASSASSINAT À LA UNE

L'Argus soissonnais du mardi 30 juin 1914, paru le soir du 29, met l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche à la une. Il présente d'abord la situation successorale des Habsbourg, puis les circonstances de l'attentat et les réac-

tions internationales. Le lendemain, le même journal expose les réactions des Etats européens. Il présente la compassion du tsar pour l'Autriche, les manifestations anti serbes en Bosnie, la condamnation générale de l'assassinat et les manifestations de sympathie pour l'Autriche. Le jeudi 2 juillet l'attentat de Sarajevo est évoqué une dernière fois. *Le Courrier de l'Aisne*, organe de presse de centre gauche, fait sensiblement la même analyse que *L'Argus soissonnais*, de centre droit. *Le Courrier de l'Aisne* insiste davantage sur le contexte de tension austro-serbe, lié aux visées expansionnistes de l'Empire austro-hongrois dans les Balkans. Il rappelle les conflits localisés qui ont secoué cette région entre 1908 et 1913.

La presse locale traite ces faits avec distance. Le lecteur, spectateur, n' imagine pas que la marche à la guerre, qui est enclenchée, va brutalement bouleverser sa vie.

UN PUBLIC PEU NOMBREUX MAIS DIVERSIFIÉ

Les journaux locaux disent aussi les centres d'intérêt des lecteurs à l'aube de la guerre. *L'Argus soissonnais* s'appuie notamment sur un lectorat d'agriculteurs de la vallée de l'Aisne et de l'Ailette, plutôt instruit, selon les monographies communales des années 1880. Les pages 2 et 3 accordent une place importante à l'éphéméride, la météorologie et aux comptes rendus de réunions de la société horticole ou de fêtes locales de ce secteur. La une, davantage consacrée aux actualités politiques nationales et internationales, cible la bourgeoisie urbaine. Le feuilleton et les faits divers s'adressent, enfin, au public populaire. La dernière page, composée d'annonces, finance le journal.

Le Courrier de l'Aisne, dont le rubricage répond à la même logique, vise davantage les administratifs du chef-lieu du département. La presse locale présente

un éclectisme propre à intéresser un large public. Ses colonnes juxtaposent des informations pratiques, une ouverture sur le monde et la vie locale.

APRÈS LA DÉCLARATION DE GUERRE UN TON BELLIQUEUX

La presse axonaise traite les événements de façon neutre et relativement exhaustive pour ne pas déplaire à un public peu nombreux mais diversifié. Les opinions politiques influent peu sur la présentation des nouvelles. Les données exposées par les quotidiens locaux révèlent comment l'opinion publique de notre département perçoit l'actualité de 1914. Les journaux permettent de saisir l'état de l'opinion publique, à la veille de la guerre. Après la déclaration de guerre, le ton de la presse devient belliqueux, afin d'exacerber l'union sacrée.

Les Archives départementales de l'Aisne, proposent de découvrir, au quotidien, cet état d'esprit des Axonais dans la Grande Guerre, à travers la presse locale ou nationale disponible sur son site dans le nouveau module « il y a cent ans ».

Michel SARTER

■ MICHEL Marc, *L'Afrique dans l'engrenage de la Grande Guerre*, Karthala, 2013, 240 p.

CENTRÉE SUR LE FRONT FRANÇAIS,

l'historiographie nationale a laissé dans l'ombre le front d'Europe de l'Est, tandis que la présence de l'Afrique dans la Grande Guerre semble se limiter à l'image d'Epinal du tirailleur sénégalais. La parution de cet ouvrage sur un aspect méconnu du conflit présente donc un intérêt particulier.

A la veille de la guerre, environ 100 000 Africains composent l'Armée française d'Afrique, essentiellement affectée aux opérations de pacification au Maroc, et de maintien de l'ordre dans les colonies. Début 1912, un début de conscription est mis en place en Algérie et sera généralisé dans ce pays en 1916. L'obligation militaire pour les colonies demeure une spécificité française. Si des systèmes de primes sont proposés, certaines régions voient se multiplier les enrôlements forcés, qui tournent à la chasse à l'homme en Afrique Noire. Les Britanniques également recrutent de force un million de porteurs (dont 100 000 mourront). Au total, la France enrôle 170 000 hommes en Afrique noire, 170 000 Algériens, 100 000 Tunisiens et Marocains, 40 000 Malgaches, qui ne partent pas tous pour le front européen. En effet, l'Afrique est aussi le théâtre d'importants combats visant à conquérir les colonies allemandes et à s'assurer le contrôle des lignes de chemin de fer et des relais TSF. A l'Est du continent, les affrontements perdurent jusqu'à l'armistice. D'un point de vue économique, une partie importante de la production des colonies est alors réservée au ravitaillement de la métropole et de l'armée d'Orient. Les chiffres disponibles pour l'Algérie montrent de manière parcellaire 900 000 moutons réquisitionnés en 1915, plusieurs millions de tonnes de céréales en 1918, la pénurie entraînant un rationnement. Si quelques grands producteurs et maisons de commerce s'enrichissent, les paysans doivent faire face à un système de prix d'achat imposé et à une spéculation provoquée par le stockage des denrées dans les ports, faute de navires pour les acheminer. Les populations civiles, soumises aux réquisitions et aux enrôlements forcés se soulèvent à plusieurs reprises : en mars 1915, une première révolte a lieu au Soudan, puis pendant plusieurs mois de l'année 1916 au Sénégal, en novembre 1916 en Algérie. Si des débats ont lieu sur les contreparties à offrir aux colonies pour l'effort de guerre, ils n'aboutissent qu'après la fin des combats. L'entrée en guerre de l'Afrique constitue un pari sur le loyalisme des colonies. Si les élites locales sont dans l'ensemble volontaires, ce n'est qu'au prix d'une répression très dure que certaines régions d'Afrique sont maintenues dans « l'Union Sacrée ».

Une autre spécificité française est l'emploi massif de soldats africains sur le front européen. Précédés d'une réputation élogieuse, ces derniers sont envoyés en première ligne comme troupes de choc pendant les grandes batailles, avec des conséquences parfois dramatiques : troupes inexpérimentées décimées sur la Somme, conditions climatiques extrêmes au Chemin des Dames (45% de pertes au soir du 19 avril, sur les 16 000 hommes engagés). Ces faits ne doivent pas masquer que la mortalité des bataillons coloniaux s'avère sensiblement équivalente à celle des fantassins français sur la durée de la guerre (environ 20%). Malgré la surmortalité dans les camps d'« hivernage », due aux maladies pulmonaires (jusqu'à 1 homme sur 10 à Courneau près de Bordeaux), et la discrimination dont ils sont victimes



pour les promotions et les permissions, les soldats des colonies ne participent pas aux mutineries de 1917. Pour l'auteur, cela s'explique peut-être par le respect qu'affiche l'état-major envers leurs unités. Les soldats musulmans bénéficient d'aménagements : respect des règles alimentaires et funéraires, construction d'une mosquée au jardin colonial de Nogent-sur-Marne, interdiction à l'Eglise catholique de se rendre dans les cantonnements pour évangéliser. Les travailleurs coloniaux (100 000 Algériens et 40 000 Marocains) recrutés dans les ateliers d'état sont eux moins bien traités et considérés par l'arrière, rejetés par la population, et par les ouvriers qui les voient en briseurs de grève.

La Grande Guerre remet en question l'image d'une Afrique hors de l'histoire, elle donne l'occasion aux élites noires de s'exprimer, notamment au cours du 1^{er} congrès panafricain organisé en France en 1919. Cette même année, la décision est prise de construire une mosquée à Paris, de donner des droits politiques aux Algériens et de voter l'égalité des pensions militaires. Dans certains pays, des courants nationalistes se sont structurés, comme en Egypte, tandis que des grèves politiques frappent le Sénégal en 1919 et l'Algérie en mai 1920. Mais rapidement c'est la reconstruction qui dicte ses contraintes et le plan de développement Sarraut de 1920 pour les colonies est vite oublié, ainsi que toute velléité de faire évoluer leur statut.

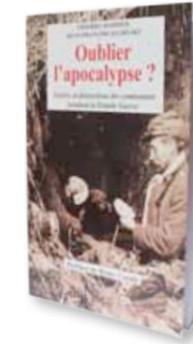
La reconnaissance de la France passe alors par la construction d'une centaine de monuments aux morts en Algérie et au Sénégal. Le monument de Bamako est réalisé en double, l'autre exemplaire étant inauguré à Reims en 1924, pour célébrer la résistance héroïque des tirailleurs en juin 1918. Le souvenir de l'Afrique dans la Grande Guerre fait ainsi une entrée discrète sur le territoire de la métropole et dans la mémoire collective, une mémoire qui connaît de nombreux remous. En juin 1940, le monument de Reims est démantelé et détruit par les Allemands, pour qui l'occupation de la Rhénanie et de la Ruhr par les tirailleurs dans les années 20 a été vécue comme une humiliation. L'Algérie indépendante considère ces monuments comme des symboles du colonialisme et certains sont rapatriés en France. Celui réalisé par Paul Landowski à Alger est recouvert d'une chape de béton en 1978. La polémique des années 2000 sur le colonialisme réactive également le souvenir de l'« impôt du sang », et coïncide en 2005 avec la création d'un mémorial musulman à Douaumont. Même si de nombreux aspects de cette histoire restent à écrire, l'auteur apporte un éclairage bienvenu sur les conditions d'entrée en guerre de l'Afrique, sur sa participation militaire et économique et sur sa place dans la mémoire collective européenne et africaine.

Lectures par :
Loïc DUFOUR
de la Bibliothèque
départementale de l'Aisne

■ HARDIER Thierry, JAGIELSKI Jean-François, *Oublier l'apocalypse ? Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Imago, 2014, 438 p.

LES REPRÉSENTATIONS

que nous avons de la Grande Guerre masquent l'homme derrière l'uniforme du soldat. Les auteurs ont pris le parti de consacrer leur ouvrage aux occupations des poilus en dehors des combats et des travaux militaires. Par l'analyse croisée de nombreux carnets de guerre, ils ont pu quantifier leur temps libre en fonction des rotations effectuées par les bataillons (tenue de la 1^{re} ligne, mise en réserve dans les positions intermédiaires, cantonnements à l'arrière), ce temps libéré pouvant varier de quelques heures par jour à un repos complet de plusieurs jours en fonction des situations. Il apparaît rapidement que le « cafard », résultat d'une altération de la perception du temps, du bouleversement des rythmes biologiques et de l'ennui, constitue le premier ennemi des hommes pendant ces heures de détente. La réponse de l'état-major, les exercices répétitifs comme à la caserne, ne fait souvent qu'ajouter à la démoralisation. Face au besoin de distractions, les soldats développent des moyens de s'évader mentalement. Il n'y a qu'à relever le contenu des poches des poilus, inventaire à la Prévert de souvenirs personnels, d'objets intimes ou collectionnés sur le front, pour comprendre que chaque homme cultive son individualité. L'intériorité passe aussi par une certaine sensibilité à la nature, par l'observation, la constitution d'herbiers, et va jusqu'à la capture d'oiseaux sauvages comme animaux de compagnie. Les poilus ont pu aussi dans une certaine mesure mener une activité artistique comme la peinture. On a recensé 4500 traces rupestres sur 338 sites, dont 1400 concernent des représentations figuratives sculptées. Bon nombre de soldats vivent une expérience inédite pour eux, l'écriture quotidienne d'une correspondance suivie ou d'un carnet de guerre. Les soldats cherchent, à travers ces activités individuelles, à lutter contre la dépersonnalisation imposée par la guerre. Mais ils savent également trouver des solutions collectives. Les loisirs collectifs s'organisent principalement autour de deux formes de sociabilité : le groupe fonctionnel (l'escouade) et le groupe électif



(de 2 à 4 hommes, créé autour d'une camaraderie qui repose sur une origine régionale commune, un même grade, un métier...). On peut distinguer les occupations en fonction du grade et de l'origine sociale mais dans l'ensemble les jeux de cartes et de société, ainsi que les jeux traditionnels d'adresse sont communément pratiqués. De même, tout ce qui améliore la vie au cantonnement, artisanat utilitaire (meubles, couverts, briquets) ou quête d'une meilleure nourriture (cueillette, braconnage, battue organisée par les officiers, pêche à la grenade dans l'Aisne, « chasse au pinard »...), est exercé avec d'autant plus de ferveur que certaines de ces activités sont illégales. L'alcool et le tabac favorisent des liens forts au sein des unités

et entre les différents corps d'armée. La recherche d'une convivialité amicale conduit à l'organisation de repas improvisés. Cette même convivialité, parfois méprisée par les officiers et les intellectuels, repose aussi sur une culture orale populaire, faite de soirées de discussions entrecoupées de musique et de danse, de joutes oratoires, et de blagues. L'argot de tranchée a aussi son importance, donnant aux soldats une certaine liberté d'expression et la possibilité de mettre en mots leur expérience et de la partager. L'Armée met du temps à créer et encadrer des distractions pour les soldats. En 1915, quelques officiers organisent des revues aux armées. En février 1916, est donnée la première représentation de théâtre aux armées, initiative qu'il faut mettre au crédit de civils qui ont mis du temps à convaincre l'état-major. De la même manière, ce sont les foyers du soldat qui organisent les grandes compétitions sportives qui touchent chaque semaine, à partir de 1917, près d'un million de soldats, participants ou spectateurs. De rares séances de cinéma aux armées sont également données, mais le prix du matériel très élevé constitue un obstacle. En compilant de manière exhaustive l'ensemble des distractions des poilus, les auteurs proposent une vision originale de la Grande Guerre, celle d'une « société des tranchées », dans laquelle les hommes font leur possible pour s'évader d'une guerre interminable.

La lettre du Chemin des Dames

Revue éditée
par le Conseil général de l'Aisne
n° 32 / juillet 2014
ISSN : 2259-114

- Directeurs de la publication :
Yves Daudigny, Philippe Mignot
- Rédacteur en chef :
Damien Becquart
- Comité de rédaction :
Damien Becquart, Anne Bellouin,
Caroline Choain, Yves Fohlen,
Michel Sarter, Franck Viltart
- Assistante : Karine de Backer

- Edition, mise en page :
Damien Becquart
- Remerciements : Gilles Guatelli,
Josiane Cado, Benoît Le Roux, Fran-
çois Mayu, Christian Jomard, Adeline
Cheutin, Sophie Levert.

> Abonnement gratuit, demande :
missionchemindesdames@cg02.fr
Tél. 03 23 24 88 39

> Nous écrire :
La lettre du Chemin des Dames,

Mission Chemin des Dames/
Familistère de Guise,
Conseil général de l'Aisne,
rue Doumer, 02013 Laon Cedex.

Réédition mars 2015 : Imprimerie
du Conseil général de l'Aisne



Agenda

Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames

Exposition temporaire en accès libre:

1914 DES BRITANNIQUES AU CHEMIN DES DAMES, TOMMIES ON THE AISNE



PROGRAMMATION CULTURELLE ET VISITES SUR LE CHEMIN DES DAMES

- Les jeudis (juil. et août) à 14 h : *circuit découverte du Chemin des Dames*
- 12 juillet à 17 h : *conférence sur Charles de Rose, précurseur de l'aviation de chasse*, en partenariat avec l'office du tourisme de Laon
- 9 août, de 10 h 30 à 16 h 30 : *visite de deux forts Séré de Rivières*, en partenariat avec le Fort de Condé
- 9 août à 17 h, en partenariat avec l'office du tourisme du pays de Laon, visite guidée : « *les visiteurs illustres à Laon pendant l'occupation 14-18* »
- 6 septembre à 17 h, en partenariat avec l'office du tourisme du pays de Laon, visite guidée : « *la cavalerie, la fin d'un mythe* »
- 20 et 21 septembre : *Journées du patrimoine*
- 21 septembre de 14 h à 17 h : *visite en partenariat avec l'ONF et café philo*
- 4 octobre : *Visite de deux forts Séré de Rivières*
- 8 novembre à 17 h : *conférence « l'expérience des civils dans l'Aisne occupée »*
- Le 4^e dimanche, chaque mois, 10 h 30 et 14 h 30 : *Visite du fort de la Malmaison*

VISITES DE LA CAVERNE DU DRAGON

Toute la semaine de 10 h à 19 h en juillet et août (18 h à partir de septembre), en visite guidée exclusivement (durée 1 h 30). Départ de visite : 10 h 15, 11 h, 12 h (en anglais), 13 h 15, 14 h, puis toutes les 30 minutes. Dernier départ à 17 h 30.

Tél : 03 23 25 14 18 - www.caverne-du-dragon.fr

Abbaye de Vauclair

- 20 juillet à 17 h : *François Guernier en concert* à Vauclair
- Du 5 juillet au 3 août : « Laon et ses merveilles », *photographies de Claude Enault*
- 15, 16 et 17 août : *Claudine Bruaux expose* à Vauclair
- 30 et 31 août : *Rencontres médiévales*
- Du 7 au 28 septembre : « Le jardin de Vauclair se dévoile », *photos de Claude Enault et conférence de Pascal Gaillard*

Renseignements, visites : contacter l'Association des Amis de Vauclair - Tél : 03 23 22 43 02

www.abbaye-vauclair.fr

Fort de Condé

- 11 juin/5 octobre : exposition « *Les hôpitaux militaires et les soins apportés aux blessés pendant la guerre* »
- 3 août à 17 h : *François Guernier en concert*
- 5/28 septembre : exposition de *sculptures par les élèves d'Hubert Dufour*
- 20/21 septembre : *Journées du patrimoine*
- 21 septembre à 14 h : *Journée du cheval*, animations et spectacles équestres
- 11/12 octobre : *week-end végétal*
- 1^{er}/31 octobre : exposition itinérante : « *Les histoires cachées de la Grande Guerre* »
- 8 novembre à 15 h et 19 h : « Carnets de guerre », *spectacle de la Compagnie Nomades*

Renseignements : 03 23 54 40 00
www.fortdeconde.com

Musée de l'outil, Centre historique du monde du travail à Vassogne

Exposition temporaire

DU BLÉ. RÉCOLTES ET PRATIQUES FISCALES EN FRANCE, XVI^e-XIX^e SIÈCLE

- Visite du musée le samedi de 14 à 17 heures,
- le 1^{er} dimanche du mois de 14 à 17 heures, sur rendez-vous ou en vous présentant au n° 9 rue du Thour (à côté de en face du parking).

Musée de l'Outil
2, rue de la Croix
02160 Vassogne - Aisne
Tél. 03 23 25 97 02
www.musee-outil.fr

FRANÇOIS GUERNIER DE LA BOUE SOUS LE CIEL

SPECTACLE GRATUIT,
LES DIMANCHES AU CHEMIN DES DAMES

- 13 juillet, 17 h, Sancy-les-Cheminots
- 20 juillet, 17 h, abbaye de Vauclair
- 27 juillet, 17 h, Pontavert
- 3 août, 17 h, Fort de Condé
- 10 août, 17 h, Soupir
- 17 août, 17 h, Chavignon
- 24 août, 17 h, Braye-en-Laonnois
- 31 août, 17 h, Ferme d'Hurtebise

www.tichot.com